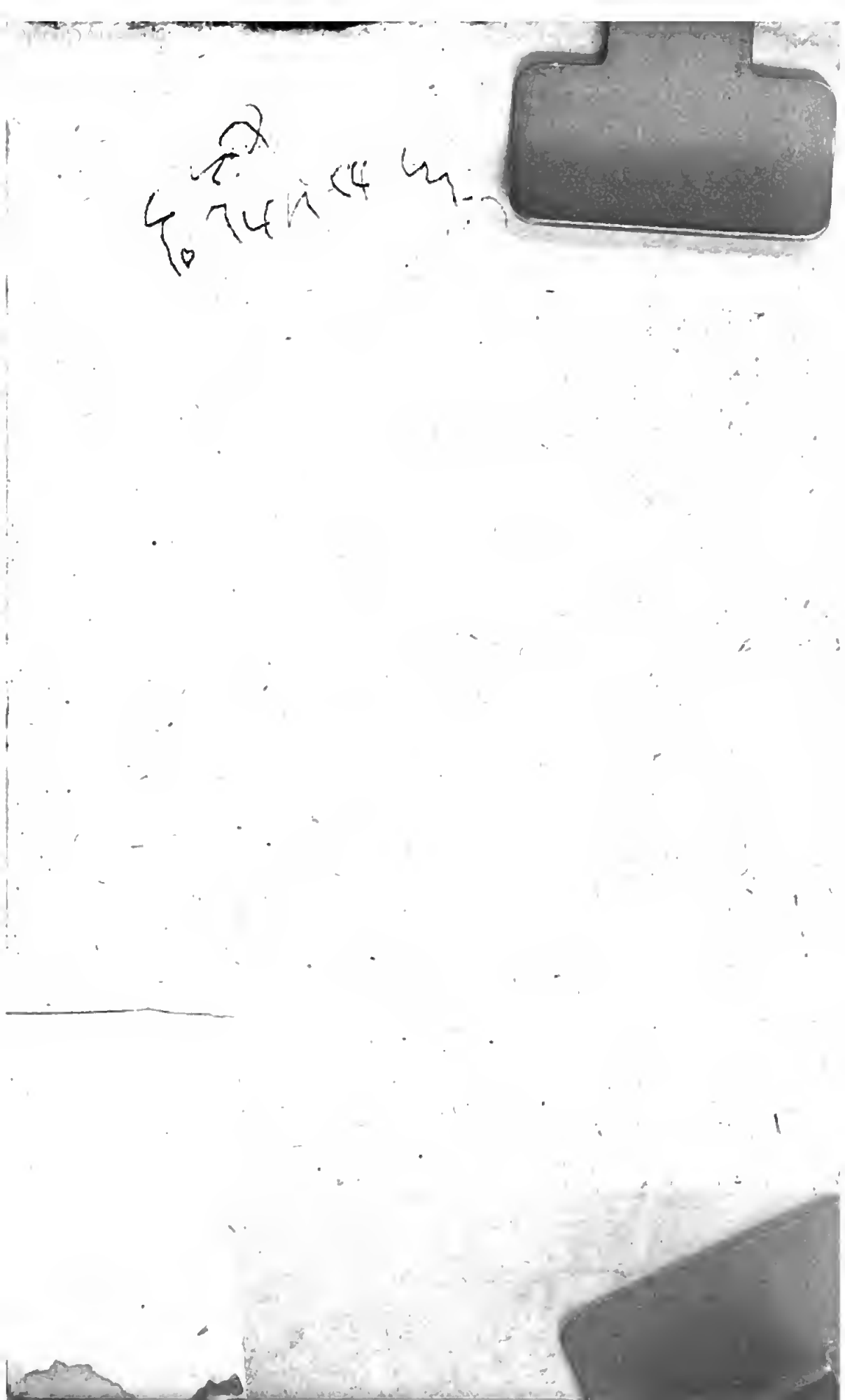
46610
46612

346610
346612

3466
3466

346610
346612



18699
B.L.83.b.-1989
#/
Castilhon (Jean)
or
#Castilhon (Jean Baptiste)

HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS.
SUR
DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

Le privilége eſt à l'Hiſtoire de Robert le Diable.

Digitized by Google

346610

HISTOIRE

DE

JEAN DE CALAIS,

SUR

DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Chriſtine.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

HISTOIRE
DE
JEAN DE CALAIS,
SUR
DE NOUVEAUX MÉMOIRES.

La ville de Calais ſera à jamais mémorable par les exemples de vertu qu'elle a donnés. Le dévouement de ſes ſept Citoyens qui firent le ſacrifice de leur vie, pour ſauver leurs compatriotes qu'Edouard vouloit livrer au carnage, l'a immortaliſée. Jean de Calais, avant cette époque, eſt un des Héros qui avoit le plus contribué à ſa gloire. Le commerce & la navigation firent de tout tems la principale occupation des Caléſiens. Jean formé par les leçons & par les exemples de ſon pere, étoit devenu le Navigateur le plus intrépide & le plus grand Commerçant de

l'Europe : à ces heureux talens, il joignoit les qualités les plus aimables ; généreux, doux, compatiſſant, il faiſoit les délices de la Société ; il en faiſoit la richeſſe & la ſûreté par ſon activité & par ſon courage, qu'il exerça ſouvent contre les Corſaires, dont il avoit purgé les mers voiſines : il les avoit répouſſés loin de la côte, & la terreur de ſon nom qui s'étendoit ſur une partie de l'Océan, faiſoit jouir le commerce de la Flandre, de la Picardie & de la Normandie, d'une paix & d'une liberté inaltérables.

Un vaiſſeau arriva un jour dans le port de Calais, maltraité par des Corſaires qui l'avoient attaqué à la hauteur des côtes de Bretagne ; Jean frémit à cette nouvelle & jura leur ruine. Il arma le même vaiſſeau, après l'avoir acheté du propriétaire ; ſon pere le munit d'armes & de vivres, & choiſit les matelots & les gens qui devoient l'accompagner. L'équipage étoit peu nombreux : où l'expérience & la valeur dominent, le grand nombre n'eſt qu'un grand embarras. Il part ; à peine a-t-il dépaſſé les côtes de Normandie, qu'il apperçoit trois vaiſſeaux qui venoient à lui à force de voiles ; Jean inférieur en force, mais non en valeur, crut qu'il devoit uſer d'adreſſe : tant que les Corſaires allerent de conſerve, il les évita & fit ſemblant de fuir ; il les fatigua long-tems & vint à bout de les ſéparer : le Corſaire le plus léger s'attacha à le pourſuivre : Jean de-

Calais fuit juſqu'à ce qu'il le vit hors de portée de tout ſecours : alors il fond ſur le vaiſſeau, fait priſonnier le Commandant, & coule à fond tout le reſte. Le ſoleil étoit couché & les deux autres Corſaires étoient trop éloignés pour avoir apperçu ce qui venoit de ſe paſſer. Jean vole vers eux, & force le Commandant priſonnier, lorſqu'il eſt à portée de ſe faire entendre, de demander qu'un des Corſaires vienne au ſecours de ſon vaiſſeau prêt d'être ſubmergé. Le Corſaire qui ne ſe méfie de rien, approche & ſubit le ſort du premier. Jean vogue vers le troiſieme, paſſe tout au fil de l'épée, & envoie le Corſaire avec une partie de l'équipage à Calais, où il devoit ſe rendre deux jours après. Jean avoit promis la vie au Commandant; il lui donna la liberté. Ce Chef de Pirates rempli de frayeur & de reconnoiſſance, ſe jetta à ſes pieds, & fit remarquer à ſon libérateur deux vaiſſeaux dont les voiles, comme un nuage imperceptible, ſe déroberent enfin à leur vue : il lui apprit que c'étoient deux Corſaires, qui ne voyant plus ceux qu'il venoit de vaincre, & ſe doutant de leur ſort, ſe retiroient ; qu'ils amenoient en eſclavage pluſieurs Chrétiens qu'ils avoient pris dans leurs courſes. Jean voyant que quelque diligence qu'il fît, il ne pouvoit les atteindre, reprit la route de Calais, après avoir fait mettre le Commandant à terre.

La ville de Calais lui préparoit la fête la

plus brillante, tout ſur le port reſpiroit la joie & les plaiſirs. La Ville qui le regardoit comme le protecteur de ſon commerce, voulut que déſormais Jean n'eût plus d'autre nom que celui de ſa Patrie, comme les Romains donnoient à leurs Généraux les noms des lieux qui furent le théâtre de leur gloire, ſoit qu'ils les euſſent conquis, ſoit qu'ils les euſſent ſauvés : cet uſage auroit dû ſe conſerver parmi nous.

Il revenoit triomphant ; les vents portoient juſqu'à lui les chants de victoire dont les Calaiſiens faiſoient retentir le port ; il ſe faiſoit une douce image de la joie qu'éprouveroit ſon pere, lorſqu'une nuit affreuſe couvre les airs ; un vent impétueux ſouleve les flots & les repouſſe loin du canal de la Manche : il lutte contre l'orage ; ſes voiles qu'on n'avoit pas eu le tems de replier, ſont déchirées, un coup de vent emporte le vaiſſeau, comme une fleche, ſans que Jean puiſſe ſavoir dans quelles mers.

Enfin la tempête ſe diſſipe, le jour reparoît ; Jean ne connoît point les mers dont il eſt environné ; il vogue au hazard & découvre enfin une iſle : il s'élance dans la chaloupe, accompagné de huit ſoldats, & aborde ſur une rive facile & agréable, couverte d'un bois épais ; il eſt ſurpris de le voir coupé de vaſtes avenues & de prairies raffraichies par mille ruiſſeaux qui ſe réuniſſoient au de-là du bois,

& formoient un canal qui ſe perdoit dans l'éloignement. Il eſt d'autant plus étonné, qu'il avoit cru ce pays déſert ; il le parcouroit en l'admirant : il entendit parler à côté de lui ; il s'avance, & diſtingue à travers le feuillage trois hommes magnifiquement habillés, qui s'entretenoient en langue Flamande : il franchit la haie qui les ſéparoit ; il ſe trouve dans un cabinet de charmille, & ces trois étrangers viennent au devant de lui. Jean de Calais leur demande dans la même langue, quel eſt ce pays enchanté ?

Il eſt bien étonnant, lui répondirent les étrangers, que de quelque lieu de la terre que vous veniez, vous puiſſiez ne pas connoître l'iſle heureuſe ; c'eſt le nom de celle où vous êtes : elle a été peuplée par une famille Flamande qui y échoua, il y a environ un ſiécle ; le chef de cette famille y bâtit une habitation ; ſix matelots échappés au naufrage, s'y établirent auſſi ; ce qui faiſoit dix-ſept perſonnes, en y comprenant le chef & ſon épouſe, quatre filles, trois garçons & deux ſervantes. Le chef nommé Pierre, les raſſembla tous, & leur propoſa de ſe fixer ici pour toujours : la terre y paroiſſoit fertile ; toute inculte qu'elle étoit, elle produiſoit des fruits d'un goût délicieux ; les ruiſſeaux étoient remplis de poiſſon & la terre couverte de gibier ; tous y conſentirent : alors Pierre adopta les matelots & les ſervantes pour ſes enfans ; elles étoient

jeunes ; il les maria avec deux de ſes fils ; il choiſit les quatre matelots les plus âgés, & les donna à ſes quatre filles : le plus jeune de ſes fils, & les deux matelots qui reſtoient, furent deſtinés pour les trois premieres filles qui naîtroient. Le bonheur dont les mariés jouiſſoient, excita les regrets des trois célibataires ; leurs freres cherchoient vainement à les conſoler ; la diviſion alloit ſe mettre dans la famille : le pere les appaiſa par cette propoſition. Mes enfans, leur dit-il, » j'ai un » moyen aſſuré de vous ſatisfaire : vous vou- » driez avoir chacun une femme, & vous » voyez que cela eſt impoſſible ; vous êtes » d'un âge qui vous permet encore d'attendre ; » vos femmes ſeront jeunes, lorſque celle de » vos freres auront perdu toute la fraicheur » de leurs charmes : ſi dans ce tems là vos » freres, excités par le même eſprit qui vous » anime aujourd'hui, vous enlevoient vos » épouſes, le ſouffririez-vous impunément ? » Si même ils regardoient votre bonheur avec » un œil d'envie, voudriez-vous le partager » avec eux ? Et ſi par une coupable commi- » ſération, elles les recevoient dans leurs bras, » ſeriez-vous diſpoſés à leur pardonner cette » infidélité ? Répondez. Le plus jeune s'écria » ah ! periſſe la femme fauſſe & perfide qui » peut indifféremment prodiguer ſes faveurs » à celui qu'elle aime & à celui qu'elle n'aime » pas ; car il eſt auſſi impoſſible au cœur

» humain de s'attacher à deux objets à la fois, » qu'à la penſée de les embraſſer en même » tems ». Les deux matelots témoignerent la même délicateſſe, & jurerent que s'ils avoient le bonheur d'avoir une épouſe, ils voudroient en être aimés avec la même ardeur qu'ils auroient pour elles. » Pourquoi donc, leur » dit le pere, murmurez-vous du bonheur de » vos freres, ou m'ôtez-vous, par la délicateſſe » de vos ſentimens, le projet que j'avois formé » de vous rendre tous contens ». Ils voulurent ſavoir quel étoit ce projet ». J'avois réſolu, » reprit-il, de faire tirer au ſort nos femmes, » & les trois qui vous ſeroient échues, auroient » partagé leurs faveurs entre leurs époux & » vous ». Les jeunes gens parurent un peu ſurpris ». Mais penſez-vous, demanderent-ils, » qu'elles euſſent voulu y conſentir ? je l'igno- » re, répondit le bon pere ; cependant, en » ſuppoſant qu'elles obéiroient ſans répugnan- » ce, quels ſentimens auriez-vous pour elles, » en ſongeant qu'elles trahiroient leurs maris ? » Le mépris & l'indignation, dirent-ils.... » Et ſi je les avois forcées de voler dans vos » bras malgré elles, l'eſtime qu'elles vous » auroient inſpirée, ſans doute, à quoi vous » auroit-elle engagés » ? Ils répondirent tous d'une voix », à les rendre à leurs époux, & » à ſacrifier nos penchants criminels. Eh bien, » mes amis, reprit cet homme ſage, faites le » ſacrifice de votre jalouſie : à peine le plus

» jeune de vous trois touche-t-il à ſa dix-
» huitieme année ; dans deux mois au plus
» tard, mon épouſe va donner un nouvel
» habitant à la Colonie, j'eſpere que ce ſera
» une compagne pour l'un de vous. Déja deux
» de mes filles annoncent leur fécondité ; le
» ciel bénira les autres, & vous aurez le plaiſir
» de voir croître ſous vos yeux, d'accommoder
» à votre caractere, ces enfans qui vous de-
» vront leurs vertus & leur amour ». Les jeunes gens ſoupirerent, coururent embraſſer leurs freres, & vécurent à l'avenir avec leurs ſœurs, comme avec les meres de leurs épouſes.

La prédiction du pere de famille s'accomplit dans tous ſes points ; en moins d'un an, la peuplade fut augmentée de quatre filles & de trois garçons, & juſqu'au tems où elles purent être mariées, on comptoit ſoixante-quinze enfans. Dans un intervalle de vingt-cinq ans, la Colonie fut ſi nombreuſe, que les habitations bâties ſucceſſivement par les familles qui avoient été obligées de ſe ſéparer, formerent une ville conſidérable. Le pere de ce peuple n'avoit pas encore atteint ſa ſoixantieme année. La néceſſité, & quelques connoiſſances qu'il avoit apportées d'Europe, lui ſuffirent pour établir, avec le ſecours de ſes enfans & de ſix matelots, tous les arts utiles ; il s'attacha à faire un corps de loix ſimples, claires & peu nombreuſes ; elles avoient pour but l'union & la concorde : il y rendit les

châtimens utiles au coupable & à la Société. Celui qui avoit violé la loi naturelle, étoit cité devant ſes freres, qui le forçoient d'avouer ſon crime & de ſe juger lui-même. On apprenoit les loix aux enfans en les inſtruiſant des devoirs qu'elles leur impoſoient; le Légiſlateur croyoit qu'il étoit injuſte de punir celui qui contrevenoit à la loi, lorſqu'il ignoroit la loi, à moins qu'il n'eût contrevenu à la loi naturelle qui eſt dans tous les cœurs.

A la mort de Pierre, qui arriva à ſa quatre-vingt-quinzieme année, le nombre des habitans alloit à près de cinq mille, parmi leſquels il voyoit ſa cinquieme génération. Avant de mourir, il aſſembla le chef de toutes les familles ». Mes enfans, leur dit-il, bientôt vous » ne m'aurez plus : je vous laiſſe à ma place » des loix dont la ſageſſe s'eſt aſſez manifeſtée » par l'ordre & la paix qui ont regné juſqu'à » préſent parmi vous. Si je croyois que le » même eſprit qui vous anime, & que la même » diſcipline dont vous ne vous êtes point écar- » tés, ſe perpétuaſſent dans vos deſcendans, » je vous dirois : il ne vous faut d'autre maître » que la loi ; qu'elle ſoit écrite dans tous les » cœurs, & que l'aſſemblée du peuple, répré- » ſentée par ceux qu'il choiſira pour la faire » obſerver, juge ou récompenſe : mais à me- » ſure que ce peuple s'augmentera, les prin- » cipes s'altéreront, il perdra de vue ſes vé- » ritables intérêts ; les paſſions des uns, les

» préjugés des autres, y jetteront le trouble
» & la confuſion : la loi qui n'eſt que la raiſon
» même réduite en précepte, n'aura qu'une
» voix impuiſſante ; chacun l'interprêtera au
» gré de ſon penchant. Il faut donc à la tête
» de la nation, ou un corps dépoſitaire de
» la loi, qui ait le droit de l'interprêter & la
» force de la faire obſerver, ou un chef, qui,
» laiſſant à la nation repréſentée par un corps
» de Magiſtrats qu'il nommera, le droit d'in-
» terprêter la loi, ſe réſerve la force pour la
» faire obſerver, & partage avec le corps des
» Magiſtrats la prérogative d'ajouter à la loi,
» de modérer ſa ſéverité en cas de beſoin.
» Je ne m'attacherai pas à mettre ſous vos
» yeux les inconvéniens qu'offrent l'un &
» l'autre parti ; le plus doux me paroît être
» celui où la Société remettant tous ſes intérêts
» entre les mains d'un chef, celui-ci confie une
» partie de l'autorité dont la nation l'a revetu,
» au corps des Magiſtrats qu'il a choiſis. Voyez,
» mes enfans, examinez quel eſt le parti que
» vous croyez le plus propre à votre félicité.
» Remontez à l'origine de votre établiſſement
» dans cette iſle ; croyez-vous qu'il eût mieux
» valu pour votre bonheur, que notre petite
» troupe ſe fût gouvernée elle-même ; ou pen-
» ſez-vous qu'elle doive ſes ſuccès à l'autorité
» paternelle que j'ai exercée ſur vous ? Quoi-
» qu'il y ait une très-grande différence entre
» une Société de dix-ſept perſonnes réunies

» par le beſoin, & un peuple nombreux diviſé
» par autant d'intérêts, qu'il y a de perſonnes
» qui le compoſent, vous pouvez juger par
» ce qui s'eſt paſſé juſqu'aujourd'hui, de ce
» qui arrivera dans les ſiécles à venir.

Après avoit ainſi parlé, le pere de famille ſe retira, pour laiſſer à la nation la liberté de délibérer. Cette matiere fut long-tems diſcutée; on ne pouvoit pas s'accorder, lorſqu'un des plus anciens ſe leva, & tira un argument convainquant contre le gouvernement populaire, de la diveſité même des opinions des délibérans. « Quoi, dit-il, ſi vous ne pouvez
» pas vous accorder pour ſavoir s'il vaut mieux
» que vous vous gouverniez vous-même, ou
» que vous ſoyez gouvernés par un maître,
» que ſera-ce lorſqu'il vous faudra choiſir les
» Magiſtrats qui doivent repréſenter le corps
» de la nation? & ſi vous avez à défendre
» vos côtes, contre quelque peuple jaloux,
» comment choiſirez-vous vos Généraux? Le
» peuple partagé en autant de corps qu'il y
» aura de prétendans, ſera la dupe de leurs
» intrigues ou le jouet de leur éloquence;
» les plus adroits l'emporteront, & les plus
» braves qui auront dédaigné l'aviliſſante reſ-
» ſource de vanter un mérite qu'ils croiront
» d'autant moins avoir, qu'ils l'auront en effet,
» ſeront oubliés. Chers Compatriotes! quel eſt
» l'objet de nos vœux? Le bonheur de tous.
» Dans le gouvernement populaire, il ne faut

» qu'un ambitieux pour jetter le déſordre
» parmi les concitoyens. Je ſai que la ſitua-
» tion de notre iſle nous met à couvert de
» la paſſion des conquêtes ; mais l'ambition
» avide des richeſſes ou de gloire, nous ſera
» d'autant plus funeſte, qu'elle ne pourra
» s'exhaler au dehors ; elle emploiera pour ſe
» faire des partiſans, la force, l'adreſſe, &
» ſur-tout la corruption ; & quand le peuple
» eſt corrompu, on en fait tout ce qu'on veut.
» Dans le gouvernement d'un ſeul, la cor-
» ruption gagne du moins avec plus de len-
» teur ; la corruption ne peut être ébranlée
» par les cauſes deſtructives de tout gouver-
» nement : mais comme la Cour & le peuple
» ſe réglent ſur l'exemple du Monarque, elle
» ſe rétablit aiſément, auſſi-tôt que le Monar-
» que le veut. Si le Souverain eſt juſte, grand,
» vertueux, voulant tout voir par lui-même ;
» qui eſt-ce qui ſous un tel regne, oſera ne
» pas être juſte, grand & vertueux ? Quel
» ſera le Miniſtre qui s'expoſera à le tromper ?
» Si ſous un regne trop foible ou trop tyran-
» nique, l'État tombe dans la langueur, il
» ſe releve ſous le regne ſuivant, pour ſi peu
» d'énergie que le Souverain ait dans l'ame,
» de juſteſſe dans l'eſprit, pour connoître &
» pour choiſir les hommes qu'il doit employer.
» Ainſi, mes chers Concitoyens, vous ne
» devez pas héſiter de vous debarraſſer du
» ſoin fatiguant & dangereux de vous gou-
» verner vous-mêmes. »

Tout le monde fut de l'avis de ce Citoyen ; il propoſa de déclarer Pierre Roi de l'Iſle ; on lui applaudit ; on courut à ſon habitation ; on le ramena dans l'aſſemblée du peuple : on vouloit le couronner ; mais Pierre fit porter la couronne ſur un autel de gazon, & la plaça ſur le livre de la loi. » Mes enfans, » leur dit-il, je ſuis votre Légiſlateur & votre » pere ; ces deux titres valent bien celui de » Roi. J'ai mis tous mes ſoins à vous rendre » heureux : qu'aurois-je pû faire de plus ſur » le trône ? Vous vous décidez pour le gou- » vernement monarchique ; je le crois le meil- » leur de tous pour le peuple, lorſque le » Souverain eſt le premier à ſe ſoumettre à » la loi. Vous venez de mettre en mes mains » l'autorité ſuprême ; ſi je m'en ſervois, ce » ſeroit pour élire celui qui doit régner ſur » vous : je l'ai nommé dans mon cœur ; mais » je veux qu'il ſoit élu d'un conſentement » unanime. » Le peuple le preſſa de nommer : il fut inexorable ; les voix ſe trouverent partagées entre un des fils de Pierre qui l'avoit aidé à rédiger les loix, & un des matelots, qui dans mille occaſions avoit appaiſé des troubles, terminé des différends & rendu aux habitans les plus importans ſervices. On ne pouvoit s'accorder, lorſque le matelot prit la parole. » Mon frere doit être Roi, s'écria- » t-il ; je compte pour rien la prérogative de » ſa naiſſance : dès que ſon pere nous a adoptés,

» nous ſommes tous égaux ; mais ce qui le » rend à mes yeux digne du trône, c'eſt que » né avec un penchant ſecret à la fierté, à l'in- » tempérance & à d'autres vices, il s'eſt non- » ſeulement toujours montré le plus ſage & » le plus vertueux de ſes Citoyens; mais encore » c'eſt que les loix les plus ſéveres contre l'in- » tempérance, l'orgueil & les défauts de ſon » caractere, c'eſt lui qui les a faites, & il en » a été le plus rigide obſervateur. Quiconque » eſt juſte à l'égard de ſoi, ne peut pas man- » quer de l'être à l'égard des autres. Vous » voulez récompenſer quelques vertus nées » avec moi, dont les unes ſont peut-être plu- » tôt l'effet de mon indolence naturelle, que » d'un goût particulier pour la vertu même ; » & les autres, les ſuites d'une bonté que je » tiens de la nature : puis-je répondre que ces » vertus ne m'abandonneront pas ſur le trône ? » Juſte ſans effort, je n'ai ni l'ame aſſez ferme » pour réſiſter aux piéges du flatteur, ni l'eſprit » aſſez étendu pour dévoiler les artifices de » quiconque voudra me tromper.

Le fils de Pierre convint de tous les penchans que ſon concurrent lui avoit reprochés, & ſoutint que quoiqu'il les eût reprimés juſqu'à ce jour, ils pouvoient reprendre le deſſus, lorſque rien ne les borneroit plus. Le matelot prouva qu'il s'obſerveroit encore davantage, prit la couronne de deſſus l'autel & la mit bruſquement ſur la tête de Pierre II ; car on

compta le Légiſlateur comme le premier Roi. Le peuple applaudit : le Roi choiſit le matelot pour être ſon premier Miniſtre ; il lui remit le livre de la loi, & l'établit ſon Juge entre la loi & lui, & entre cette même loi & ſon peuple.

Le Légiſlateur fut le premier à fléchir le genou devant ſon fils ; & comme le Roi vouloit l'en empêcher : « Ce n'eſt pas à mon fils, » dit-il, que je rends cet hommage ; comme » ton pere je te dois de l'amour, des exemples » & des leçons : ſi tu te rendois indigne de » l'un ou de l'autre, ta couronne ne m'empêcheroit pas de te le reprocher ; c'eſt au » Roi que s'adreſſent mes reſpects : dès que » la nation ta choiſi pour ſon maître, c'eſt » en toi qu'elle réſide, & c'eſt elle que je » revere en toi. Sois juſte, bon, généreux, » comme elle doit l'être, & ſouviens toi que » ton bonheur eſt inſéparable du ſien.

Voila, continuerent les étrangers, comment cette colonie s'eſt établie : Pierre II regne encore ; il touche à ſa quatre-vingt-dixieme année ; il a toujours obſervé les loix qu'il a faites : ſi les circonſtances l'ont forcé d'y changer quelque choſe, il ne l'a jamais fait qu'avec le conſentement de la nation : il a toujours deux objets en vue ; le premier eſt de rendre ſon peuple heureux ; il le remplit dans toute ſon étendue : le ſecond, de former à la vertu celui qu'il a déſigné pour lui ſuccéder. Ce

qui vous ſurprendra, peut-être, c'eſt que de deux fils qu'il a, quoique adorés du peuple & remplis des talens les plus rares, il n'en a choiſi aucun pour lui ſuccéder. Il faut des qualités particulieres pour les Rois, bien différentes de celles des ſujets. Il a déſigné le fils de ſon Miniſtre; mais en laiſſant au peuple la liberté de réformer ce choix, ſi l'on trouvoit un plus honnête homme à mettre à ſa place.

Nous vivons tous dans la plus grande union; c'étoit le but de la légiſlation de Pierre. Comme toutes les profeſſions que nous exerçons tendent au bien de la ſocieté, tous les états ſont égaux; l'eſtime eſt réſervée à celui qui remplit le mieux ſes devoirs: c'eſt ce qui a fait que les arts ſe ſont perfectionnés en ſi peu de tems, parce que comme nous regardons du même œil le métier de Miniſtre & celui de Laboureur, aucun n'eſt tenté de prendre une autre profeſſion que celle de ſon pere, à moins qu'il ne ſe ſente pas les talens néceſſaires pour y réuſſir: le pere de celui qui entretient ce jardin, étoit jardinier, & ſes petits fils le ſeront juſqu'à ce qu'ils ne ſe trouvent pas les diſpoſitions néceſſaires.

Ne regrettez point d'avoir été jetté dans cette iſle, ſi vous êtes vertueux: ſi vous ne l'êtes pas, croyez-nous, n'allez pas plus loin; non que vous ayez à craindre la moindre inſulte de nos Concitoyens; les droits de l'hoſpitalité ſont ſacrés pour eux: mais vous y

ſerez

ſerez veillé de près, & malheur à vous ſi vous cherchiez à corrompre nos inſulaires. Si vous voulez vous faire une idée de la beauté de ce ſéjour, montez ſur cette hauteur.

Jean de Calais fut étonné de la grandeur & de la magnificence de la capitale qui s'offrit à ſes yeux : elle étoit ſituée au milieu d'une plaine immenſe, traverſée du ſuperbe canal qu'il avoit apperçu, couverte des plus riches moiſſons & coupée de jardins, de vergers & de boſquets délicieux : Jean, après avoir pris congé des trois habitans, s'achemina vers la Ville. En parcourant la campagne, il étoit étonné de ſa fertilité : parvenu à la Ville, il ne ſavoit ce qu'il devoit admirer le plus, de ſa richeſſe ou de ſa ſimplicité. On vint le recevoir à l'entrée de la Ville ; & après lui avoir offert toute ſorte de rafraichiſſemens, on le conduiſit au Palais du Roi : il étoit ſitué au centre, ſéparé par un jardin qui l'environnoit & qui dominoit ſur la riviere. Jean fut obligé de dire ſon nom & de raconter les principales aventures de ſa vie : on le prévint que, quelque raiſon qu'il eût de les cacher, il ne devoit rien déguiſer, parce qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit à riſquer, s'il n'étoit point ſincere. Après cette converſation, un homme qui l'avoit écrite, & qu'il n'avoit point apperçu, le conduiſit au Roi, & lui remit le papier : le Roi le lut, tandis qu'on faiſoit voir à Jean toutes les

beautés du Palais. On le ramena au Roi, qui ne s'informa plus de rien, & qui le combla de careſſes. Il lui demanda dans quel endroit de la Ville, il vouloit être logé. Jean répondit que ce ſeroit dans celui qui le mettroit le plus à portée de voir toutes les merveilles d'un état auſſi floriſſant. Le Roi l'exhorta de venir à la Cour le plus ſouvent qu'il le pourroit, & le fit conduire dans une maiſon voiſine du port. Il y fut introduit par le même Officier qui avoit écrit ſa converſation. Ses hôtes le reçurent comme s'il eût été de la famille ; ils eurent pour lui tous les égards qu'on auroit pour un fils qui reviendroit d'un long voyage : ils lui donnerent leur fils aîné pour le conduire dans la Ville, & lui faire voir ce qu'il y avoit de plus curieux.

On le mena ſur une grande place, où la ſtatue du Roi régnant étoit entourée d'une groupe qui repréſentoit l'abondance & la paix verſant leurs préſens ſur un peuple heureux. Ce ne fut pas ce qui le ſurprit le plus ; ſes regards furent attirés par un ſpectacle horrible: il vit une troupe de chiens qui ſe diſputoient le cadavre d'un homme qui paroiſſoit mort depuis peu. Jean étonné de ce trait d'inhumanité chez un peuple ſi doux, demanda pourquoi des loix dont on lui avoit tant vanté la ſageſſe, ſouffroient que le corps d'un Citoyen fût ainſi déshonoré après ſa mort. On lui répondit que les loix ne donnant aucune

action contre les débiteurs pendant leur vie, les puniſſoient ainſi lors qu'ils mouroient inſolvables, ce qui n'étoit arrivé que deux fois dans l'iſle. Cette punition parut ſi ſinguliere à Jean, qu'il demanda à ſon conducteur la raiſon de cette loi : il apprit qu'elle tenoit à la religion du pays. Les habitans de cette iſle ſont convaincus que l'ame d'un débiteur inſolvable, eſt errante juſqu'à la fin des ſiécles, & ne peut jamais participer aux récompenſes promiſes aux hommes qui n'ont jamais fait aucun tort à leurs ſemblables, à moins qu'il ne ſe trouve quelque Citoyen compatiſſant qui paye ſes dettes. La Loi, en ordonnant que le corps du débiteur inſolvable fût jetté aux chiens dans une place publique, a eu deux objets : l'un d'effrayer les débiteurs par un exemple qui révolte l'humanité, mais qui au fond ne fait aucun mal au coupable; & l'autre d'intéreſſer les ames généreuſes à acquitter les dettes de ces malheureux. Jean de Calais demanda encore comment il falloit s'y prendre pour payer. Il ne faut, dit le conducteur, que faire publier à ſon de trompe que l'on eſt prêt à payer les dettes d'un tel, dont le cadavre eſt à la merci des chiens. Jean appella tout de ſuite un trompette, & dans une heure tous les créanciers ſe trouverent ſur la place : il leur promit que le lendemain, ils ſeroient tous payés ; &, ſur ſa parole, le cadavre fut enlevé.

Il continua ſa courſe vers le port, où il trouva ſon vaiſſeau ; il y prit l'argent néceſſaire, & s'amuſa à obſerver le grand nombre de navires qui abordoient de différentes parties de l'univers. La bonne foi de ce peuple y attiroit le commerce le plus floriſſant. Jean, après avoir admiré les magaſins immenſes qui bordoient le port, ſe retira chez ſes hôtes, où l'on avoit tranſporté le cadavre qu'on avoit mis dans un cercueil. Il demanda pourquoi on l'avoit porté dans cet endroit ; c'eſt, lui répondirent ſes hôtes, parce que le cadavre vous appartient, & qu'il dépend de vous de prolonger ou de finir les tourmens de ſon ame errante ; tourmens qui ne finiront que par la ſépulture de ce corps : auſſi dès qu'il fût jour, Jean fit venir tous les créanciers, les paya, & fit au cadavre de magnifiques funerailles. Les principaux Magiſtrats & les parens du mort, accompagnés d'un peuple innombrable, vinrent marquer leur reconnoiſſance à Jean de Calais ; & l'on fit publiquement ſon éloge.

Jean vouloit faire connoître à toute l'Europe, une nation ſi extraordinaire : il retourne ſur le port, pour prendre les hauteurs de cette terre, afin de donner à ſa Patrie, le moyen de commercer avec ce peuple, & de prendre l'eſprit & la ſageſſe de ſon gouvernement. Comme il étoit ſur le point de revenir chez ſes hôtes, il apperçut ſur le pont

d'un vaiſſeau qui venoit de mouiller auprès du ſien, deux femmes qui verſoient un torrent de larmes ; l'éclat de leur parure attira ſes regards, il ne fut pas moins frappé de leur beauté, que de leur affliction. Il prêta l'oreille autant qu'il lui fut poſſible, & il entendit qu'elles parloient Eſpagnol. Jean de Calais qui parloit cette langue, leur demanda, qui elles étoient, & s'il pouvoit leur être de quelque utilité. Les belles étrangeres lui répondirent qu'elles étoient eſclaves du Corſaire, maître du vaiſſeau ſur lequel elles étoient, & que dans deux jours, il devoit les vendre à un autre Corſaire, qui faiſoit voile pour Conſtantinople. Il s'informa, s'il n'étoit pas poſſible, qu'elles fuſſent vendues à d'autres : elles répondirent, que c'étoit une choſe très-indifférente au Corſaire, pourvu qu'il en eût le prix qu'il demandoit. Jean les conjura de ſe tranquilliſer ; & leur promit que le lendemain elles ſeroient libres.

De retour chez ſes hôtes, il leur raconta ce qui venoit de lui arriver : autrefois, lui dirent-ils, la Nation les eût rachetées : nous ne voyons l'eſclavage qu'avec horreur ; nous avions délibéré d'interdire ce commerce aux étrangers ſur ces côtes, & on avoit fait une loi, par laquelle tout eſclave qui entroit dans le port, recouvroit ſa liberté. Nous nous apperçumes bientôt que cette loi gênoit le commerce, & qu'aucun vaiſſeau des pays où l'eſ-

clavage a lieu, n'abordoit chez nous ; alors nous fîmes publier que la loi ſubſiſteroit ; mais que la nation racheteroit les eſclaves, & leur donneroit la liberté. Les vaiſſeaux Africains & Aſiatiques revinrent : ils amenerent un ſi grand nombre d'eſclaves, que le tréſor public ſe trouva bientôt épuiſé. Le commerce eſt une mine ſi abondante, que ces pertes furent reparées en peu de tems. Malgré les dépenſes que l'achat des eſclaves entraînoit, nous continuames encore pendant deux ans, lorſque nous apprimes que les Corſaires attirés par l'appas du gain & la ſûreté de vendre leurs priſes, faiſoient des enlevemens beaucoup plus fréquens, & déſoloient une partie de l'Europe maritime : quelques nations voiſines nous firent même ſolliciter de ne plus acheter des eſclaves. C'eſt depuis ce tems, que nous avons diſcontinué une généroſité qui devenoit funeſte par l'abus des vendeurs. Cependant la loi ne fut point abrogée, & en votre faveur, après ce que vous avez fait pour ce débiteur inſolvable, il vous ſera aiſé d'obtenir la rançon de ces deux eſclaves. Jean eût été fâché d'être privé de leur rendre ce ſervice. Il revint le lendemain ſur ſon bord, fit appeller le Corſaire, & le marché ayant été auſſi-tôt conclu, il ſe fit amener les deux eſclaves : il leur donna la main pour deſcendre ſur ſon vaiſſeau, & renvoya le Corſaire.

Les deux captives releverent leur voile, &

marquerent leur reconnoiſſance à leur nouveau Patron : Jean étonné de leur beauté, leur proteſta qu'elles n'avoient plus de maître, & qu'il étoit le plus eſclave des trois. Il leur demanda où elles vouloient qu'il les conduiſît. Les belles captives parurent pénétrées de tant de généroſité. La plus belle, & celle pour qui Jean ſentoit déja la plus vive tendreſſe, lui dit que ce ne ſeroit qu'au retour du vaiſſeau à Calais, qu'elle ſe détermineroit. Il leur demanda la permiſſion de les quitter pour quelques heures, & leur promit de ne plus ſe ſéparer d'elles qu'à la fin de leur voyage.

Il revint à la Ville, alla prendre congé du Roi & recevoir ſes ordres : il alla enſuite chez ſes hôtes, qui ne purent le voir partir ſans regret : ils l'accompagnerent juſqu'à ſon bord, l'embraſſerent & lui remirent le papier où ſa converſation au palais du Roi avoit été écrite. Jean ſurpris leur en demanda la raiſon : c'eſt lui répondirent-ils, afin que vous remportiez avec vous vos ſecrets, ſi ce papier en contient quelqu'un que vous ne vouliez pas qu'on ſache. La ſeule précaution que nous prenions contre les étrangers, eſt d'écrire les réponſes qu'ils font : la premiere eſt la ſeule fois qu'on les interroge ; on remet ces réponſes à l'hôte, chez lequel le Roi les envoie, afin qu'on puiſſe s'aſſurer s'ils n'en ont point impoſé, & ſi leur conduite dément ce qu'ils ont dit ;

dans ce cas, on les forceroit de ſortir de l'iſle. Nous ne ſommes pas les ſeuls qui voudrions vous y retenir : le Roi ayant appris que vous deviez partir, nous a fait dire de faire tous nos efforts pour vous engager de vous faire naturaliſer parmi nous. Hier nous vous en parlâmes indirectement, nous eſſayâmes même de vous faire ſentir les avantages dont vous pourriez jouir à la Cour ; mais nous vous vîmes ſi preſſé du déſir de revoir votre Patrie, que nous crumes inutile d'inſiſter plus longtems. Jean témoigna à ſes hôtes toute ſa reconnoiſſance ; & après les avoir priés de porter ſes reſpects au Roi, il les embraſſa & alla rejoindre les deux captives.

Celle pour qui Jean s'enflammoit de plus en plus, lui marquoit auſſi plus de reconnoiſſance. L'une & l'autre paroiſſoient pénétrées de ſon reſpect, de ſes attentions & de ſes graces ; il leur demanda leurs ordres pour mettre à la voile ; il voulut qu'elles fixaſſent le jour & l'heure du départ.

Il chercha tous les moyens de les amuſer pendant le voyage : il leur en adouciſſoit les peines par les attentions les plus recherchées. Juſques au moment où Jean de Calais avoit vu, pour la premiere fois ces étrangeres ſur ſon bord, ſon cœur inſenſible n'avoit jamais reſſenti le pouvoir de la beauté. Sa taille noble & légere, des yeux dans leſquels ſe peignoient la ſérénité de ſon ame & la

douceur de ſon caractere, un regard ferme & prêt à s'attendrir, le ſourire des amours, un front qui annonçoit le courage le plus intrepide, une demarche leſte, un corps que la nature ſembloit avoir modelé ſur les proportions que les Poëtes donnent au Dieu Mars, l'avoient rendu l'objet des vœux des Calaiſiennes : l'amour qui ne vouloit pas le rendre coupable d'une infidélité, l'empêcha de s'enflammer ; pour le conſerver à ſa captive. Il éprouvoit auprès d'elle des ſentimens qu'il ne connoiſſoit pas : elle étoit l'objet de tous ſes vœux ; ſans ceſſe elle étoit préſente à ſa penſée ; un reſpect ſemblable à celui qu'inſpire la divinité, enchaînoit les deſirs, dont il étoit dévoré.

La belle captive n'éprouvoit pas des ſentimens plus tranquilles : ſes yeux humides de tendreſſe fixoient quelquefois ſon libérateur, & ſe détournoient malgré elle lorſqu'elle pouvoit en être apperçue ; elle jugeoit de la ſituation de l'ame de ſon amant par la ſienne ; mais elle eût voulu qu'il la lui eût avouée. Jean ne peut plus ſe contraindre ; il tombe à ſes pieds : puniſſez moi, lui dit-il ; j'ai juré que je n'avois d'autre deſſein en vous arrachant des mains du Corſaire, que de vous rendre la liberté : je le croyois, & j'étois bien éloigné de penſer que je fuſſe excité par un autre ſentiment que par celui de la généroſité. Un intérêt moins noble, peut-être,

mais plus preſſant, me portoit à vous rendre ce ſervice : je vous ai adorée du moment que je vous ai vue ; j'ai long-tems combattu ma tendreſſe ; & ſi vous ſaviez combien il m'en a coûté pour ne pas vous la déclarer plutôt, votre cœur ne pourroit jamais s'offenſer de l'aveu que je vous en fais.

La captive rougit & ſoupira : quel que ſoit le motif, lui dit-elle, auquel je dois ma liberté, je n'en ſuis pas moins pénétrée d'une reconnoiſſance qui ne s'effacera jamais de mon cœur : loin de m'offenſer de l'aveu de votre tendreſſe, oſerai-je vous l'avouer, mon cœur le deſiroit ; j'aurois peut-être dû vous cacher plus long-tems l'impreſſion que vos vertus ont faite ſur moi ; je ſuis peu faite à cet art de déguiſer un ſentiment, pour lui donner plus de prix. D'ailleurs je vous connois aſſez pour avoir à craindre que vous ne tiriez quelque avantage de ma ſenſibilité. Avec la même naïveté que je vous avoue la ſituation de mon ame, je vous proteſte qu'elle ne changera jamais. Vous avez fait le même ſerment dans votre cœur, & j'y ai pénétré trop avant pour que je ſuſpecte jamais votre fidélité.

Jean étoit dans l'ivreſſe du plaiſir & de la joie ; l'aſſurance d'être aimé le rendit plus empreſſé de plaire, plus attentif & plus ſoumis encore : il ignoroit & le nom & la naiſſance de la belle captive ; il n'avoit jamais

ſongé à le lui demander ; il lui paroiſſoit ſeulement qu'elle étoit d'un rang au-deſſus de ſa compagne. Un jour il ſe hazarda à la prier de lui dire comment elles étoient tombées au pouvoir du Pirate : ne me ſoupçonnez pas, ajouta-t-il, d'une curioſité intéreſſée ; je ne deſire d'apprendre les événemens de votre vie, que pour les partager : votre naiſſance quelle qu'elle ſoit, n'a rien de commun avec notre amour : comme l'éclat d'une couronne ne ſauroit l'augmenter, l'obſcurité de l'état le plus vil ne ſauroit l'affoiblir : tout eſt au-deſſous de votre beauté, de vos graces & de vos vertus ; & vous ſeriez encore dans l'eſclavage, que je ne vous aurois pas offert ma main avec moins de deſir d'être accepté.

Je connois, reprit la captive, toute l'étendue de votre généroſité ; étrangere, inconnue, portant encore les marques de la captivité, c'eſt des mains d'un Corſaire que vous tenez votre épouſe ; mais puiſque j'ai reçu votre foi, & que je vous ai engagé la mienne, ſoyez aſſuré que vous n'aurez jamais à vous en repentir. Moi, m'en repentir ! s'écria Jean ; ciel ! aurois-je merité .... Non, reprit-elle ; mais le myſtere que je dois vous faire de ma naiſſance, exige que vous étouffiez votre curioſité. Il eſt eſſentiel que je vous cache pour quelque tems de quels parens je ſuis née. Mon nom eſt Conſtance ; Iſabelle eſt celui de ma compagne. Quant au reſte, je dois garder le ſilence pour votre intérêt même.

Jean de Calais témoigna le plus ſenſible regret de ſon indiſcrétion, & réitéra à ſon amante la promeſſe de ne plus lui faire de demande ſemblable. Pour lui prouver qu'il n'avoit eu aucun motif de méfiance, il la pria de fixer le jour de leur union ; & ſur-tout d'abréger le terme de ſes déſirs. Conſtance fixa ce moment heureux au lendemain. Leur mariage fut celébré ſur les côtes d'Angleterre, où Jean avoit mouillé. Iſabelle ſeule paroiſſoit le déſapprouver, & ſembloit craindre qu'il ne fût pas confirmé par les parens de Conſtance, ou par ceux de Jean ; car reſpectant le ſecret de ſon amie, elle parloit des uns & des autres, & elle affectoit de laiſſer l'époux dans le doute. Il ſe contenta de lui répondre que la mort ſeule pouvoit briſer des nœuds formés par le Ciel, & que quelque reſpect & quelqu'amour qu'il eût pour ſes parens, Conſtance lui étoit mille fois plus chere.

L'union de Jean & de Conſtance avoit augmenté leur amour. Tous les jours, ils croyoient ne pouvoir pas s'aimer plus qu'ils ne s'aimoient, & tous les jours il leur ſembloit qu'ils s'aimoient plus que la veille. Les déſirs ſatisfaits étoient la ſource de nouveaux déſirs. Jean époux étoit plus tendre & paroiſſoit plus ſoumis qu'amant. La fortune d'accord avec l'amour conſpiroit à le rendre heureux, les marchandiſes qu'il avoit envoyées

en Angleterre lui avoient produit un bénéfice immenſe par la ſageſſe de ſon facteur ; ſon vaiſſeau étoit chargé de tonneaux d'or & d'argent, & d'effets rares qu'il avoit pris en échange, & qu'il deſtinoit à ſon épouſe, à Iſabelle & à ſon pere.

Jean ſe rembarqua pour ſa patrie. Le bruit de ſon retour l'y avoit devancé ; ſon pere & tous les habitans l'attendoient ſur le port ; il arrive & s'élance ſur le rivage, conduiſant Conſtance par la main : mais quel fut ſon étonnement, lorſqu'il la préſenta à ſon pere ; il la reçut avec dédain, & ne put cacher à ſon fils ſon mécontentement d'un mariage ſur lequel il lui faiſoit un crime de ne l'avoir pas conſulté. Cent coups de poignard auroient été moins cruels pour Jean : il embraſſa les genoux de ſon pere ; tout ce qu'il put lui dire des vertus de Conſtance, de l'élévation de ſes ſentimens, ne put affoiblir l'impreſſion qu'avoit faite ſur lui, l'idée d'eſclavage ; ſon courroux s'emflammoit par les careſſes que Conſtance faiſoit à ſon époux, & par la fierté avec laquelle elle recevoit les reproches dédaigneux de ce pere inéxorable. Il la menaça de faire caſſer le mariage de ſon fils. Jean, ſans s'écarter du reſpect qu'il avoit pour ſon pere, proteſta qu'il ne connoiſſoit point d'autorité ſur la terre qui pût le forcer à rompre des liens, qu'il formeroit encore s'ils n'étoient par formés ; que lorſqu'il avoit épouſé Conſtance, il

avoit cru pouvoir compter aſſez ſur l'amitié de ſon pere, & ſur la bonne opinion qu'il avoit de ſon fils, pour n'avoir pas beſoin de la vaine formalité d'un conſentement qu'il n'auroit pu refuſer ſans injuſtice. Il ajouta qu'en lui laiſſant tout pouvoir relativement au commerce, il l'avoit laiſſé le maître d'une fortune que ſon dernier voyage venoit d'augmenter conſidérablement : « Si j'avois été malheureux, vous » vous ſeriez contenté de me plaindre ; j'ai » fait le mariage le plus fortuné pour moi, » puiſque j'ai épouſé la vertu enrichie de tous » les traits de la beauté, & vous voudriez m'y » faire renoncer ! non, mon pere, en cédant » à vos déſirs, je me rendrois complice de » votre injuſtice ; je me rendrois coupable » envers mon épouſe & envers vous.

Tout le peuple attendri prit le parti des jeunes époux ; ce qui irrita encore la ſévérité du pere, qui les bannit de ſa maiſon, & leur ordonna de ne plus paroître à ſes yeux. Toute la ville le ſollicita vainement ; mais un cœur qui avoit été inſenſible au mérite de Jean & aux graces de Conſtance, pouvoit-il ſe rendre à aucune ſollicitation ?

Jean plus affligé de l'accueil que ſon pere avoit fait à Conſtance, que fâché de ſa dureté à l'égard d'un fils qui n'avoit jamais cherché qu'à lui plaire, & auquel il devoit la conſidération dont il jouiſſoit, ſe retira avec ſes deux captives dans une maiſon qu'il acheta

ſur le port. Malgré ſa fierté, Conſtance n'étoit ſenſible à l'injuſtice de ſon beau-pere, qu'à cauſe de ſon époux. » Vous voyez, lui » diſoit-elle, combien il eût été heureux pour » nous que je n'euſſe jamais ſu le nom de » votre pere, & que je lui euſſe été inconnue, comme vous l'êtes au mien. Ne manquons jamais aux devoirs que la nature nous » inſpire à leur égard; mais attendons dans » les bras de l'amour, que le tems & l'ordre » des événemens nous rendent leur amitié: » la colere de votre pere, & l'ignorance où » vous êtes ſur le compte du mien, doivent » rendre notre amour plus ſolide; iſolés, pour » ainſi dire, ſur la tetre, nous n'avons pour » appui que nous mêmes. Va, quelque traitement que ton pere me réſerve, ne crains » pas que jamais je me démente.

Conſtance avec une fermeté héroïque, conſoloit ſon époux; leur tendreſſe ſe fortifioit par leurs adverſités: l'année de leur mariage n'étoit pas encore accomplie, qu'elle mit au monde un gage de ſon amour. Il fut au comble de la joie; ce nouveau nœud rendit l'union des jeunes époux plus agréable & plus indiſſoluble: Conſtance voulut nourrir ſon fils, & Jean ſongea à lui laiſſer une fortune qui pût le mettre à portée de ſe paſſer de celle de ſon grand pere. Jean lui préſenta ſon fils; il refuſa de le voir: cependant il ne ſongea plus à faire anuller ſon mariage: il eût

peut-être trouvé des loix favorables à ſa ſévérité ; mais il n'eût trouvé aucun tribunal qui eût jugé ſans répugnance, entre un pere qui n'avoit en ſa faveur que la rigueur de la loi, & un fils qui n'avoit pas cru la violer, & que ſa patrie avoit pris ſous ſa protection.

Jean ſe prépara à faire un voyage dans l'Iſle Heureuſe ; ſon projet étoit d'ouvrir un commerce ſuivi avec ſa patrie. Il arma un vaiſſeau ; & tout ce qu'on put obtenir de ſon pere, fut qu'il contribuât aux frais de l'armement & de l'équipage, à condition qu'il partageroit la perte & le gain, comme tout autre étranger ; ce qui étoit plus onéreux que profitable pour Jean : mais il n'eſt rien à quoi il ne ſe ſoumît pour mériter les bontés de l'impitoyable vieillard.

Jean & Conſtance voyoient approcher avec chagrin le tems du départ ; ils n'oſoient en parler : Jean ſur-tout qui ſe ſéparoit de ſon épouſe & de ſon fils, & qui craignoit le reſſentiment de ſon pere, frémiſſoit : l'eſpoir d'aſſurer une fortune à une famille adorée, le ſoutenoit contre cette crainte. La tendre Conſtance verſoit ſes chagrins dans le ſein d'Iſabelle, & cachoit ſes pleurs à ſon époux. Peu de jours avant ce terrible départ ils étoient ſur le port ; elle apperçut le vaiſſeau & ne put retenir ſes larmes : « Ah ! ma chere Conſ» tance, lui dit-il, je ſens ta douleur plus que » la mienne ; c'eſt pour notre fils & pour toi

que

» que je vais entreprendre un voyage qui doit » mettre fin à toutes nos peines : Mon pere » menace de me déshériter; prévenons les mal- » heurs qui en ſeroient les ſuites. Il faut faire » un patrimoine à mon fils, & j'eſpére d'y » réuſſir. C'eſt dans l'Iſle Heureuſe que j'ai » trouvé le tréſor le plus précieux ; pourquoi » n'y trouverois-je pas encore des reſſources » contre nos malheurs ? Le Ciel n'eſt point » favorable à demi ; c'eſt-là qu'il t'a offerte à » mes yeux, & c'eſt-là ſans doute que la for- » tune m'appelle. Je ſais quelles ſont les mar- » chandiſes qui y ont le plus de cours. Les » habitans les tirent à grands frais du Portu- » gal, & les Portugais vont les chercher en » Angleterre. J'ai chargé mon vaiſſeau de tou- » tes les merceries que Londres fait venir de » Calais ; je les échangerai au premier port » d'Angleterre, & je compte y doubler ma » miſe : les marchandiſes que j'embarquerai en » Angleterre, doubleront encore à Liſbonne, » & celles que je prendrai à Liſbonne, gagne- » ront encore les deux tiers dans l'Iſle Heu- » reuſe. Quoi ! interrompit Conſtance, vous » allez à Liſbonne ! ce détour .... va ne t'al- » larme point; l'amour me prétera des aîles, » & dans huit mois au plus tard j'eſpere d'ê- » tre de retour ».

Conſtance eut de la peine à cacher ſa joie & ſa ſurpriſe, en apprenant que Jean alloit à Liſbonne : elle courut en avertir Iſabelle, qui

en parut allarmée. Conſtance en concevoit l'eſpoir le plus flateur. « Il me vient une » idée, dit-elle à ſon époux ; quoique je ſa- » che bien que vous portez mon image gra- » vée en traits de flâme dans votre cœur, je » déſirerois, afin qu'étant toujours préſente à » vos yeux, elle vous déterminât à revenir » plus promptement, qu'au lieu des figures » ordinaires dont on orne les poupes des » vaiſſeaux, vous me fiſſiez peindre ſur celle » du vôtre, tenant mon fils entre mes bras, » & Iſabelle auprès de moi ; mais en traits ſi » reſſemblans, qu'on ne pût point s'y mépren- » dre». Jean embraſſa Conſtance, & fut fâché de n'avoir pas eu le premier cette idée. Il envoya chercher les peintres les plus habiles, & dans deux jours l'ouvrage fut achevé. » Je ne doute pas, dit-il, que ſous de tels » auſpices, mon voyage ne ſoit très-fortuné. Hélas! lui répondit Conſtance, puiſſe-t-il l'ê- » tre autant que tu le mérites & que je le dé- » ſire : je ne ſais quel ſecret préſentiment me » dit que nous allons nous voir au comble de » nos vœux. Cher époux ! va, pars ; que mon » courage te raſſure ; le Ciel, oui, c'eſt le » Ciel ſans doute qui me donne cette ferme- » té : il y a huit jours que la ſeule idée de ton » départ glaçoit mon ſang dans mes veines ; » dans ce moment où je vois couler tes lar- » mes, où je ſens d'avance toutes les horreurs » de ton abſence, où je donnerois la moitié

» de ma vie pour pouvoir te ſuivre ; je me » ſoumets ſans effort à la néceſſité de ton en- » trepriſe ; adieu ; ſouviens-toi que tu tiens » dans tes mains le ſort d'une épouſe qui t'a- » dore, d'un fils à qui tu te dois, & d'une » généreuſe amie».

C'étoit par ces mots que la vertueuſe Conſtance encourageoit ſon époux, qui ne pouvoit s'arracher de ſes bras. Ils ſe ſéparerent enfin ; le vaiſſeau partit ; mais elle ne quitta le rivage que lorſqu'elle l'eut perdu de vue : alors ſe jettant dans les bras d'Iſabelle, elle laiſſa un libre cours à ſes larmes ; ſes genoux ſe déroberent ſous elle : Iſabelle ne put la ſoutenir, & elles tomberent ſur le ſable en s'embraſſant. Malgré l'eſpoir qui l'animoit, Conſtance étoit bien éloignée de cette fermeté qu'elle avoit témoignée. On la ramene, & la triſte Iſabelle l'accompagnoit preſque auſſi affligée qu'elle.

Cependant Jean vogue au port de Douvres, où il ne s'arrête qu'autant de tems qu'il lui en faut pour faire l'échange de ſes marchandiſes ; il repart & fait voile pour le Portugal. O ! combien de fois pendant la route, Jean deſcendit dans la chaloupe pour contempler l'image de ſa chere Conſtance ! jamais il n'avoit fait de voyage plus heureux ; cette image adorée ſembloit appeller les vents les plus favorables, & repouſſer les vents contraires. Dans peu de jours le vaiſſeau touche aux

bords du Portugal, & ſe rend au port de Liſbonne. Il aborda ſous le château qui dominoit ſur la mer.

La ſingularité des peintures de la poupe attira une foule de peuple ſur le rivage ; on demande ce qu'elles ſignifient ; les matelots & les gens de l'équipage répondent que c'eſt un monument que l'amour a conſacré à l'hymen. Dans quelque climat de la terre que ce ſoit, parmi les nations les plus dures & les plus barbares, il n'eſt perſonne qui ne s'attendriſſe à l'idée d'un heureux mariage. On avoit appris une partie des aventures de Jean ; tout Liſbonne voulut voir ſon vaiſſeau. Le bruit d'un époux ſi rare parvint juſques au Roi ; il voulut voir des peintures dont on lui avoit exagéré la beauté. Il ſe fit tranſporter avec une partie de ſa Cour ſur le bord de Jean, qui le reçut avec tout le reſpect qu'il devoit à un ſouverain, & avec une nobleſſe & des graces qui le charmerent. Il fut frappé de ſon eſprit & de ſa beauté. La douceur de Jean lui captiva tous les cœurs. Le Roi deſcendit dans la chaloupe & paſſa derriere le vaiſſeau ; mais à peine eût-il apperçu le portrait de Conſtance, qu'il demeura comme frappé de la foudre. Il jetta un cri perçant ; & les courtiſans agités du même trouble, regardoient tour-à-tour leur Monarque & le tableau, ſans oſer proférer une parole.

Jean étoit confondu ; il rompit le premier

le ſilence, & demanda au Roi, s'il avoit apperçu dans le vaiſſeau quelque choſe qui pût lui déplaire. « Non, répondit le Roi, en diſ-» ſimulant; je rends au contraire les plus gran-» des graces à Dieu, de vous avoir fait abor-» der dans mes Etats. On m'a parlé de votre » intelligence dans le commerce, de votre » ſageſſe, & de la bravoure que vous avez » montrée dans des occaſions très-péril-» leuſes: ce que j'eſtime le plus en vous, c'eſt » votre amour pour une épouſe vertueuſe. » Je retiens vos marchandiſes, quel qu'en » ſoit le prix; je veux que vous ſoyez traité » dans mes Etats comme vous le méritez; » mais ſur-tout gardez-vous d'en ſortir juſ-» ques à nouvel ordre ».

Le Roi ſortit du vaiſſeau, l'ame agitée de ce qu'il venoit de voir; ſes courtiſans l'accompagnoient en ſilence. Il s'étoit apperçu que le tableau de la poupe du vaiſſeau de Jean, avoit fait ſur eux la même impreſſion que ſur lui-même; ils attendoient qu'il leur en parlât: mais avant de les renvoyer, & pour ne pas leur donner le tems de divulguer un ſecret d'une auſſi grande importance, il voulut être éclairci ſur le champ. Il fit avertir Jean de venir lui parler; il l'attendit dans ſon cabinet avec un ſeul de ſes Miniſtres, & ordonna au reſte des courtiſans de ne ſortir que lorſqu'il le leur ordonneroit.

Jean étoit dans la plus grande inquiétude:

il ne comprenoit pas ce qui pouvoit affecter le Roi ; il avoit remarqué que ſon trouble étoit né à la vue du portrait de ſa femme ; il imagina que peut-être il en avoit été frappé, & que ſon cœur s'étoit enflammé en la voyant. Jean aimoit trop pour n'être pas ſuſceptible de jalouſie. Il ignoroit l'hiſtoire de la vie de Conſtance ; elle lui avoit dit que ce ſecret importoit au repos de l'un & de l'autre ; & le Roi s'étoit troublé en voyant ſes traits : l'auroit-il vue à ſa Cour ? l'auroit-il aimée ? n'auroit-elle été faite eſclave qu'en fuyant un amant ? cette incertitude accabloit le jeune héros, loſqu'on vint le chercher de la part du Roi.

Jean s'abandonne à la Providence & marche d'un pas ferme : le Roi l'introduit dans ſon cabinet. « Je ne doute pas, lui dit-il, que » l'état où vous m'avez vu ne vous ait donné » de l'inquétude. La mienne eſt au comble & » vous pouvez ſeul la diſſipper. La nobleſſe & » la candeur qui brillent ſur votre front, m'ont » prévenu en votre faveur ; votre air annonce » du courage, & vos manieres une douceur » qui m'a ſéduit ; je vous eſtime ſans vous » connoître, & je ſuis ſûr que je vous aimerai » quand je vous connoîtrai mieux : mais il » faut être ſincere, & quelles que ſoient les » vérités que vous avez à m'apprendre, il » faut ne me rien déguiſer.

» Avec l'opinion favorable que vous avez

» conçue de moi, Sire, répondit Jean de » Calais, comment eſt-il poſſible que vous » ayez pu me ſoupçonner capable de déguiſer » la vérité ? Le déſir de la gloire ne ſe trouve » jamais avec ce vice des ames lâches. L'hon- » nête homme interrogé ſur un ſecret qu'il a » promis de garder, ſe tait, mais il n'a pas » recours au menſonge : je ne voudrois pas » tromper le plus cruel de mes ennemis ; com- » ment, Sire, pourrois-je en impoſer à un » Prince adoré de ſes ſujets, & dont les ver- » tus m'ont plus étonné que la majeſté ?

» Le Roi toujours plus rempli d'eſtime pour » Jean, lui témoigna la plus grande confiance ; » & après de nouvelles careſſes, il lui demanda » du ton de l'amitié, quelles étoient les deux femmes & l'enfant qui étoient peints ſur la poupe du vaiſſeau. " L'une des deux, répondit Jean, eſt mon épouſe, l'enfant, eſt notre fils, » & l'autre eſt une de ſes amies ; je les ai » retirées l'une & l'autre des mains d'un Cor- » ſaire ; ma femme m'a recompenſé de cette » action par le don de ſa main ; & cette main » que n'ont pu flétrir les fers de l'eſclavage, » je l'aurois préférée à celle des filles des plus » grands Rois. Le Roi ne put retenir ſes » larmes : Généreux jeune homme, lui dit-il, » quelle des deux eſt votre épouſe ? = C'eſt » la plus belle, celle ſur les genoux de laquelle » eſt l'enfant. = Mais de quelle famille eſt » elle ? = Sire, elle m'en a toujours fait un

» myſtere, & j'ai reſpecté ſon ſecret; fille d'un
» Berger ou d'un Roi, Conſtance ne me ſera
» jamais ni plus ni moins chere. = Elle s'appelle
» Conſtance, dites-vous, & ſa compagne ne
» ſe nomme-t-elle pas Iſabelle? = Oui Sire.
» = Ciel! je n'en puis plus douter; mais con-
» tinuez, & racontez-moi par quel hazard ces
» deux jeunes perſonnes ſont tombées entre
» vos mains, dans quels lieux, & comment
» Conſtance s'eſt déterminée à vous épouſer?
» N'omettez aucune circonſtance. »

Jean de Calais reprit ſon hiſtoire du moment de ſon arrivée à l'iſle heureuſe. Le Roi déſira qu'il la reprît du moment de ſa naiſſance, afin de le mieux connoître. Les détails où il entra, le recit de pluſieurs combats ſur mer & de quantité d'actions éclatantes; la modeſtie avec laquelle il parloit de lui-même, lorſqu'il ne pouvoit éviter d'en parler, la naïveté avec laquelle il avouoit ſes fautes, ou du moins ce qu'il regardoit comme des fautes, attendrirent le Roi; il avoit de la peine à ne pas laiſſer éclater l'intérêt qu'il lui inſpiroit. Jean lui raconta comment il avoit délivré Conſtance & Iſabelle. « Je l'avouerai, ajou-
» ta-t-il, j'aimai Conſtance du moment que
» je la vis: pendant les premiers jours, je
» n'oſois laiſſer paroître mes feux; enfin je lui
» déclarai mes ſentimens en tremblant: ſoit
» reconnoiſſance, ſoit que mes ſoins euſſent
» touché ſon ame, elle ne les rejetta point;

» je lui demandai le nom de ſa famille, mais » elle impoſa à ma curioſité un ſilence que » j'ai toujours obſervé depuis : c'eſt alors » qu'aſſuré de ſa tendreſſe, & brûlant moi- » même de l'amour le plus ardent, j'oſai lui » offrir ma main, & lui demander la ſienne. » Il y a trois ans que nous ſommes mariés ; » notre amour eſt toujours le même ; la mort » pourra nous ſéparer, mais je doute qu'elle » puiſſe altérer nos ſentimens.

Le Roi lui témoigna ſa ſurpriſe, ſur le peu de curioſité qu'il avoit témoignée à Conſtance depuis ſon mariage, au ſujet de ſes parens. « Et ſi le hazard, ajouta-t-il, l'avoit » fait naître d'une mere ſouillée de mille vices, » ou d'un pere infâme ? J'en eſtimerois encore » davantage Conſtance, répondit Jean, puiſ- » que malgré l'exemple, elle auroit des vertus » qu'on trouve rarement dans les perſonnes » du plus haut rang. J'approuve votre géné- »roſité, reprit le Roi ; mais je crains bien que » ſi elle devoit le jour à quelque famille qui » touchât de près au rang ſuprême, ſes parens » ne fuſſent moins généreux, & ne vous en- » levaſſent votre Conſtance. Ah ! Sire, s'écria » Jean, je ne puis rien contre l'autorité : dans » ce cas, je conſulterois Conſtance ; ſi l'am- » bition excitoit en elle le moindre regret, » je la rendrois à ſon premier état, quoique » je fuſſe aſſuré que ce ſacrifice me conduiroit » au tombeau : mais ſi Conſtance étoit toujours

» la même, je défendrois mes droits juſqu'à
» la derniere goutte de mon ſang. Ah ! de
» grace, Sire, continua-t-il en tombant à ſes
» genoux, ſouffrez que j'implore vos bontés :
» ſi jamais quelque Grand ou quelque Prince
» venoit la réclamer comme ſa fille, ou comme
» ſa parente, permettez-moi de la mettre ſous
» la protection de votre juſtice & de votre
» Majeſté. Qui eſt-ce qui oſeroit violer une
» ſauvegarde auſſi reſpectable ?

» Je la reçois dès ce moment, lui dit le
» Roi, les yeux mouillés de larmes : va, ſois
» l'époux de Conſtance, elle eſt ma fille, &
» je légitime ton mariage. = Que dites-vous ?
» Sire, Conſtance mon épouſe... votre fille...
» O ciel ! elle m'auroit aimé juſqu'à ce point !
» elle avoit bien raiſon de m'en faire un myſ-
» tere ! jamais, jamais je n'aurois conſenti à
» un mariage qui l'expoſe à perdre une cou-
» ronne. Ah Sire ! elle eſt votre fille, & vous
» êtes Roi. Je ſuis perdu ! = raſſure-toi ; je
» ne ſuis Monarque que pour te ſurpaſſer en
» généroſité. Ma fille étoit eſclave, & tu n'as
» pas rougi de l'épouſer : ſans toi elle ſeroit
» encore ou dans les fers, dévouée aux capri-
» ces d'un maître impérieux, ou dans un
» ſerrail, pour ſervir aux plaiſirs d'un tyran.
» Tu as reſpecté ſa vertu ; tu as merité qu'elle
» t'aimât ; & je romprois des nœuds ſi légi-
» mes ! des feux ſi purs ! je déshonorerois
» pour un indigne préjugé, ma fille, ton fils

» & toi! Non, dusse-je m'ensevelir sous les » ruines du trône ; je défendrai mes enfans » contre quiconque oseroit troubler une si » belle union ». En ce moment il prit Jean par la main, ouvrit la porte de son cabinet, & le montrant à ses Courtisans. « Voilà, » dit-il, le libérateur & l'époux de ma fille, » il l'a sauvée de l'infamie, & je veux l'en » récompenser, en le reconnoissant pour mon » Gendre : faites assembler le Conseil & les » Grands de l'État. »

Jean craignoit que le Conseil ne lui fût pas aussi favorable que le Roi ; ce Monarque le rassura. » Ma fille, lui dit-il, étoit adorée » de la Cour & du Peuple ; elle n'a jamais » employé son crédit, que pour repandre des » graces & des bienfaits ; elle faisoit chercher » les malheureux pour les soulager ; si quelque » avide exacteur profitoit des circonstances » pour fouler les peuples, ils n'avoient qu'à » pousser un cri vers Constance, & l'oppresseur » étoit forcé de leur rendre tout ce qu'il avoit » pris ; elle ne connoissoit pas de plus grand » supplice pour ces fléaux des États. Tous, » depuis mon premier Ministre jusqu'au der- » nier de mes Sujets, l'ont pleurée, & la » regrettent encore. »

Jean desiroit de savoir par quel hazard elle étoit devenue la proie des Corsaires. Le Roi lui raconta que Constance & Isabelle se promenoient sur le bord de la mer, & qu'ayant

rencontré un Pêcheur qui entroit dans ſa barque, elles voulurent lui voir jetter ſes filets; qu'elles y entrerent avec lui, & allerent à environ une lieue en mer, & que dans le tems que le Pêcheur étoit occupé à retirer ſes filets, un Corſaire caché derriere un rocher détacha ſa chaloupe avec quatre hommes, qui menacerent le Pêcheur de la mort, s'il faiſoit aucune reſiſtance : ils le lierent & firent deſcendre Conſtance & ſon amie dans la chalouppe, à laquelle ils attacherent la barque & les conduiſirent dans le vaiſſeau du Corſaire qui continua ſa route ; & qu'enfin lorſqu'ils furent hors de la vue des côtes de Liſbonne, ils délierent le Pêcheur, & lui permirent de ramener ſa barque. C'étoit par lui que le Roi avoit appris tous ces détails. Il n'y avoit pas de recherches qu'il n'eût fait faire depuis près de 4 ans ; mais ſans aucun ſuccès ſoit que le Corſaire eût été pouſſé par les veuts ſur des mers inconnues, ſoit que le Pêcheur l'eut mal déſigné. Le Roi depuis le jour de l'enlevement de ſa fille, étoit plongé dans le chagrin & la triſteſſe, n'ayant pas d'autre héritier de ſa couronne que Conſtance, & voyant déja ſe former pluſieurs partis pour ſe la diſputer.

Pendant que le Roi entretenoit ſon gendre, le conſeil ſe formoit ; tous ceux qui l'avoient ſuivi dans le vaiſſeau de Jean de Calais, s'y trouverent. Il les avoit reçus avec tant de bonté, que tous lui étoient dévoués. Lorſque le

Conſeil fut aſſemblé, le Roi expoſa tout ce qui s'étoit paſſé depuis le jour que Conſtance fut enlevée ; il peignit la généroſité de Jean avec des couleurs ſi fortes, qu'il n'y eut perſonne qui pût le blâmer : Il fut ſecondé par le Marquis de Silveiro, pere d'Iſabelle, qui eût déſiré que Jean pût avoir deux femmes, ou qu'il eût un frere pour lui offrir ſa fille. Le ſeul Don Juan, premier Prince du ſang qui avoit longtems ſoupiré pour Conſtance, vouloit que le mariage fût rompu ; parceque, diſoit-il, un Roi n'eſt pas tenu à la reconnoiſſance, lorſqu'il y va de ſa gloire, & lorſqu'il s'agit de l'héritiere du Trône. Il ſoutenoit que Conſtance n'étoit plus au Roi, mais à l'Etat, & que c'étoit à l'Etat d'en diſpoſer pour le bonheur des peuples. Le Roi ſans diſcuter à qui appartenoit le droit de diſpoſer de Conſtance, demanda s'il étoit plus permis à l'Etat qu'au Roi, d'enlever le bien d'un particulier ? Tous, & Don Juan lui-même, répondirent d'une commune voix, que ce ſeroit une injuſtice. « Ce mot a décidé la queſtion, reprit » le Roi : ma fille appartient à Jean, non-ſeu» lement parcequ'il la épouſée ſans la connoî» tre ; mais encore parcequ'il l'a achetée étant » eſclave. Vous allez dire qu'il ſuffit de lui » rendre ſa rançon ; mais ce ſeroit une nou» velle injuſtice ; il l'a achetée de bonne foi, » ne ſachant pas qu'elle étoit Princeſſe : à pré» ſent qu'il le ſait, il eſt le maître d'en por-

» ter le prix auſſi haut qu'il le trouvera à pro-
» pos ; & quel eſt celui de vous qui oſera l'ap-
» précier ? Don Juan n'oſa repliquer, & ſe
» tut, en jettant un regard de dépit ſur Jean
» de Calais. Comme le Roi ignoroit ſa paſ-
» ſion pour Conſtance, il prit pour l'effet du
» zèle, les mouvemens de ſa jalouſie ; & loin
» de lui en ſavoir mauvais gré, lorſqu'il eut
» été décidé qu'on équiperoit une eſcadre
» pour aller chercher la Princeſſe, il en don-
» na le commandement à Don Juan, & vou-
» lut que Jean de Calais l'accompagnât».

Don Juan n'oſa refuſer ces funeſtes hon-neurs : cette commiſſion mit le comble à ſa rage : neveu du Roi, héritier du trône de Portugal au défaut de Conſtance, depuis longtems aimant la Princeſſe, & eſpérant de réunir par ce mariage ſes droits & ceux de Conſtance, ſe flatant d'arracher par les intri-gues de la politique, ce que ſon amour n'a-voit jamais pu obtenir, Jean détruiſoit ſes eſ-pérances : rival couronné des mains de l'a-mour, il ne laiſſoit plus aucune reſſource à ſon ambition, à laquelle la perte de la Prin-ceſſe avoit donné de nouvelles forces. Il con-çut pour Jean la haine la plus cruelle ; mais il la cacha ſi bien au fond de ſon cœur, que le malheureux Jean le regardoit comme ſon pro-tecteur à la Cour. Don Juan ne l'appelloit que ſon ami ; titre que la perfidie ne manque jamais de donner à l'honnête homme, qui ne

connoiſſant ni l'art de tromper ni le projet de nuire, ne peut les ſoupçonner même chez ſes ennemis.

Don Juan hâta les préparatifs de ce voyage; le traître s'en faiſoit un mérite auprès de Jean de Calais & du Roi. Cependant il ſemoit en ſecret à la Cour des bruits injurieux à ſon rival. « Un aventurier, diſoit-il, qui » n'a même pas, comme ſes ſemblables, l'a» vantage de pouvoir cacher l'obſcurité de ſa » naiſſance ſous des titres empruntés ou fabu» leux, ſera donc un des premiers Souverains » de l'Europe! Le Portugal verra ſur ſon trô» ne le ſang royal abſorbé par un ſang ab» ject! le fils d'un vil marchand donnera des » loix à la nation la plus ſuperbe, & foulera » aux pieds le corps de nobleſſe le plus géné» reux & le plus illuſtre! les premieres places » de l'Etat ſeront remplies par des inconnus, » des étrangers qu'il tirera de la lie du peu» ple, & quel peuple que celui de Calais? » des matelots groſſiers, des pirates accoutu» més au crime!

Ces calomnies en impoſerent à peu de perſonnes; on ſavoit que, quoique le pere de Jean fût commerçant, il appartenoit à l'illuſtre famille des Doria, qui avoient regardé le commerce comme le moyen le plus honnête de ſoutenir la grandeur de leur naiſſance, en appellant la fortune dans les ports de Marſeille & de Gênes.

Cependant le Roi fit partir une corvette pour Calais, afin d'avertir Conſtance de tout ce qui venoit de ſe paſſer à Liſbonne, Don Silveiro demanda la permiſſion de prendre les devants, pour avoir la ſatisfaction de voir plutôt ſa fille. Conſtance, depuis le départ de ſon mari, vivoit dans la retraite, n'ayant d'autre ſatisfaction que de s'entretenir de lui avec Iſabelle, d'apprendre à ſon fils le nom de ſon pere, & de ſe le faire répéter mille fois par jour. Elle parloit ſouvent à ſon amie de la ſurpriſe de ſon pere, lorſqu'il verroit le vaiſſeau de Jean. Iſabelle qui craignoit que le Roi irrité du mariage de ſa fille, ne s'en vengeât ſur ſon époux, ne lui parloit que froidement de l'idée qu'elle avoit eue de ſe faire peindre ſur le vaiſſeau; elle lui laiſſoit même entrevoir ſes craintes. « Non, lui diſoit Conſ-» tance, non, le Ciel ne peut qu'approuver » notre hymen. Eh! pourquoi mon pere, dont » tu connois la bienfaiſance, ſeroit-il plus » inéxorable? Devois-je moins à qui ma » ſauvé l'honneur & la liberté? que pourroit-» il d'ailleurs reprocher à Jean? il a toujours » ignoré qui j'étois: ſon mariage, loin d'être » une témérité, eſt du cœur le plus généreux: » je pouvois n'être qu'une perſonne abjecte; » il n'a conſulté que ſon cœur: va, ma chere » Iſabelle, mon pere eſt juſte, mon époux » eſt innocent; je t'aſſure que mon ſtratagê-» me réuſſira».

Conſtance

Conſtance & ſon amie ſe promenoient ſur le bord de la mer, lorſqu'elles apperçurent un vaiſſeau de fort loin : d'abord elles y firent peu d'attention ; mais à meſure qu'il approchoit, Iſabelle crut reconnoître le Pavillon Portugais ; elle le fit obſerver à Conſtance. Il n'étoit pas extraordinaire de voir des vaiſſeaux de Liſbonne venir dans ce port. Le cœur de Conſtance palpita : enfin le vaiſſeau aborde, & elle remarque que c'eſt une corvette avec le Pavillon Royal. Conſtance, qui, quelques jours auparavant, paroiſſoit ſi raſſurée, devint pâle & tremblante. « Ah ! c'en » eſt fait, s'écria-t-elle, mon ſort eſt décidé : » mais reprenant bientôt ſes eſprits, elle s'élance ſur le bord de la mer ; Iſabelle la ſuit. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle ſe trouve entre les bras de ſon pere qui l'arroſe de ſes larmes. Elle ne peut ſuffire à l'excès de ſa joie ; elle ſouleve ſa tête, regarde ſon pere, ſans pouvoir proférer une parole, & retombe ſur le ſein paternel. Conſtance s'approche, reconnoît Don Silveiro, & ne voit dans ſes yeux que des ſignes d'amour & de joie. Il s'arrache enfin à ſa fille, & mettant un genou à terre, il lui annonce les ordres dont il eſt chargé. Conſtance revole à ſon amie, & l'embraſſe ſans avoir ſongé à faire relever D. Silveiro ; elle revint à lui, le prie de l'excuſer, & revole vers ſon amie. Enfin Iſabelle moins agitée, prend ſon pere par la main, qui donne la ſien-

ne à Conſtance, & ils ſe retirent dans la maiſon de Jean.

Le bruit de la députation de D. Silveiro ſe répand dans toute la ville ; les habitans viennent de toutes parts rendre leurs hommages à la Princeſſe : chacun ſe félicite d'être le compatriote de Jean. Il étoit adoré à Calais ; il le fut encore davantage, lorſqu'on eut appris toute l'étendue de ſa gloire ; & quoiqu'il en fût digne, il n'eut pas un envieux. Son pere ſe repentit alors du mépris qu'il avoit eu pour Conſtance ; il choiſit le moment où les plus Grands de la Ville étoient chez elle, convint de ſes torts, & la pria devant tout le monde, de lui pardonner ſon imprudence. La généreuſe épouſe de Jean ne lui donna pas le tems d'achever ; mais courant à lui les bras ouverts, elle le pria de ne plus la regarder que comme ſa fille, & lui proteſta qu'elle en avoit les ſentimens depuis qu'elle étoit l'épouſe de ſon fils, & qu'elle les conſerveroit juſqu'à la mort. Deux jours s'étoient à peine écoulés depuis l'arrivée de Silveiro, qu'on entendit retentir le port & la Ville de mille cris de joie : on vint avertir Conſtance, qu'on appercevoit l'Eſcadre Portugaiſe. D. Silveiro ne pouvoit pas croire qu'elle pût être arrivée en ſi peu de momens, & qu'elle eût ſuivi la corvette de ſi près. L'aimable Conſtance ne perdit pas le tems en vaines conteſtations ; elle prend ſon fils entre ſes bras, ſe fait accompagner de

Silveiro & de ſa fille & vole ſur le port, couvert des habitans de Calais ſous les armes. D. Juan & Jean de Calais débarquent ; les Magiſtrats ſe préparent à les haranguer ; mais Conſtance les repouſſant avec douceur, s'approche, remet ſon fils entre les bras de ſon époux, & couvre l'un & l'autre de ſes larmes. Jean de Calais n'eſt pas moins attendri, & les Magiſtrats qui avoient fait, ou qui s'étoient fait faire un fort beau diſcours, ne purent exprimer leur joie que par les pleurs du ſentiment. Ils furent conduits chez Jean, au bruit des trompettes, des tymbales & des bénédictions du peuple.

Il avoit été réglé, après bien des débats, par les Magiſtrats de Calais, qu'ils accompagneroient Don Juan & l'épouſe de Conſtance à ſon hôtel ; que Conſtance ſe trouveroit au bas de l'eſcalier pour les recevoir ; que Don Juan, comme député par le Roi, s'avanceroit le premier, mettroit un genou en terre, baiſeroit la main de Conſtance ; que Jean de Calais paroîtroit enſuite & feroit la même choſe. La précipitation de Conſtance dérangea cette importante cérémonie. On auroit tort d'attribuer à l'amour l'invention de l'étiquette. Il fallut pourtant que Don Juan & Jean de Calais s'y ſoumiſſent : le premier baiſa la main de la Princeſſe ; mais au lieu de la préſenter à ſon époux, elle le fit relever, & étendant ſes bras, elle l'embraſſa mille fois, en lui re-

pétant qu'il lui devoit de l'amour & non des reſpects, & que la qualité d'épouſe lui étoit plus chere, que le titre de Princeſſe. Les graces, la tendreſſe & la beauté des deux époux émurent tous les cœurs : on n'entendoit de toutes parts, que les mots de *vive Jean de Calais, vive la Princeſſe de Portugal.*

Le ſeul Dom Juan forcé de joindre ſes acclamations à celles du peuple, ne reſpiroit que haine & que vengeance. Plus on applaudiſſoit à ſon rival, & plus il l'abhorroit ; les careſſes que Conſtance ptodiguoit à ſon époux, étoient pour lui un tourment plus inſupportable que les fouets des furies. Dans ces momens funeſtes, il dévouoit à la mort cette Conſtance qu'il adoroit. Il voulut la voir en particulier, ſoit qu'il eſpérât de la ſéduire, ou qu'il cherchât un moyen de l'humilier ; il prétexta que les ordres dont il étoit chargé, étoient trop importans pour être rendus publics, & pria la Princeſſe de lui donner une audience particuliere. Elle connoiſſoit trop les ſentimens de Dom Juan, pour la lui accorder : elle lui répondit qu'elle n'avoit point de ſécret pour ſon époux ; qu'il pouvoit s'expliquer devant lui ; que d'ailleurs elle voyoit trop de preuves des bontés du Roi envers Jean de Calais, pour que les ordres dont il étoit chargé ne duſſent pas lui être communiqués comme à elle.

Don Juan pénétra le motif de la Princeſſe ;

mais dissimulant sa haine & ses desseins, il lui rendit un compte fidéle de tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Lisbonne entre le Roi & Jean de Calais : il lui peignit avec énergie l'impatience où son pere étoit de la revoir, & finit en la conjurant de partir le plutôt qu'elle pourroit. Constance l'assura qu'elle n'éprouvoit pas moins d'impatience de retourner auprès du Roi ; qu'independamment de son respect & de sa tendresse pour lui, elle étoit encore pressée par le desir de lui témoigner sa reconnoissance de tant de bontés. Après que Don Juan se fut acquitté de sa commission, il fut conduit dans l'appartement qui lui étoit destiné.

Enfin délivrés de l'embarras accablant de la cérémonie, les deux époux resterent seuls. Vaines grandeurs, chimeres brillantes, que votre éclat est insipide aux yeux de deux amans, qui se retrouvent après une longue absence! Honneurs, gloire, richesses, applaudissement du peuple ; tout cela ne vaut pas un soupir que le sentiment arrache. Jean étoit pénétré du sacrifice que Constance lui avoit fait, en lui cachant sa naissance & son rang. » Eh! mon ami, lui disoit naïvement la Prin-» cesse, tu ne me dois rien à cet égard : » je connoissois ta délicatesse ; si tu avois sû » que j'étois l'héritiere d'un trône, tu aurois » craint de me faire tort, & je t'aurois perdu » peut-être pour toujours. Tu vois donc que

mon ſilence étoit intéreſſé ». Jean récompenſa cet intérêt par les plus tendres careſſes. Il lui demanda pourquoi du moins, après leur mariage, elle n'avoit pas voulu lui réveler cet important ſécret? « Je connois, lui répondit-» elle, la juſtice & la bonté de mon pere; » j'avois l'une & l'autre à ménager; n'ayant » point d'enfant, on eût pu obtenir de lui » de faire annuller notre mariage; au lieu que » j'étois bien aſſurée que ſa juſtice ne conſen-» tiroit jamais à rendre mon fils malheureux, » & à me déshonorer moi-même ». Jean ſentoit toute la délicateſſe & la prudence de la conduite de ſon épouſe. Chacun ſe félicitoit de ſon ſort; l'un de tenir tout de l'objet de ſon amour, & l'autre de les partager avec lui; & chacun trouvoit des raiſons d'aimer encore d'avantage.»

D. Juan preſſoit le moment du départ: Jean & Conſtance ne quittoient point ſans regret une Ville où ils étoient adorés: Jean propoſa à ſon pere de l'amener avec lui: ſon épouſe qui n'avoit pas pour lui moins de reſpect & d'égards que ſon fils, ſe joignit à ſes prieres; elles furent inutiles: ce vieillard content de ſa fortune & de l'eſtime de ſes concitoyens, préféroit l'état paiſible de ſimple particulier, à toutes les grandeurs dont il eût pu jouir à la Cour. Les deux époux donnerent une fête ſuperbe & publique, pour laiſſer aux Calaiſiens un témoignage de leur reconnoiſ-

ſance : ils répandirent leurs largeſſes ſur le peuple, & promirent de leur donner ſouvent des marques de leur ſouvenir : Iſabelle & D. Silveiro en firent autant ; & le jour fixé pour le départ, tous les habitans les accompagnerent ſur le port, & pluſieurs les attendoient dans des vaiſſeaux, pour les eſcorter juſqu'au delà de la Manche.

Après avoir reçu les ordres de la Princeſſe, D. Juan fit mettre à la voile. Le tems étoit calme & ſerein, les vents étoient favorables ; tout ſembloit promettre la navigation la plus heureuſe : tout l'équipage, excepté D. Juan, étoit dans la joie ; il maudiſſoit & les vents propices & l'allégreſſe des matelots ; il invoquoit les tempêtes : il eût deſiré qu'un coup de vent eût écraſé l'eſcadre contre un rocher, & qu'il ne ſe fût ſauvé que Conſtance & lui. Le Ciel exauce quelquefois les vœux des méchans, pour rendre leur punition plus terrible & plus éclatante. Vers la fin du troiſième jour du voyage, les vents changerent, la mer mugit, d'épais nuages couvrirent les airs ; une horrible tempête, telle que la deſiroit D. Juan, offroit de toutes parts l'image de la mort. Jean trembloit pour Conſtance, & Conſtance frémiſſoit pour ſon époux : mais dans ces momens, ni les fureurs des flots, ni les éclats de la foudre, ni les écueils n'étoient autant à craindre pour eux, que la jalouſie de D. Juan : il épioit le moment de

la vengeance. Jean encourageoit ſon épouſe en même tems qu'il aidoit à la manœuvre : inſtruit dans l'art du pilotage, il portoit ſes ſoins par-tout ; il étoit aux cordages & à la poupe ; il ordonnoit des manœuvres & en exécutoit : au plus fort de la tempête, il veut obſerver le tems ; D. Juan qui étoit derriere lui, ſaiſit le moment où il étoit le plus occupé, & le pouſſe dans la mer, ſans être vu de perſonne. Il le vit d'un œil ſatisfait lutter quelque tems contre les flots ; mais il ne jouit de ſon triomphe, que lorſqu'il l'eût perdu de vue. Le vaiſſeau étoit emporté avec une ſi grande rapidité, qu'il étoit déja bien loin de l'endroit où Jean avoit été précipité, lorſqu'on s'apperçut qu'il avoit diſparu. La Princeſſe commence à s'inquiéter, elle le fait demander : on le cherche par-tout, elle s'allarme, va le chercher elle-même. D. Juan partage ſon inquiétude, marque beaucoup de zéle pour Conſtance, & de chagrin ſur le ſort de Jean. Tout l'équipage eſt dans la peine ; la conſternation générale ne confirma que trop à l'infortunée Princeſſe, qu'elle avoit perdu ſon époux. Elle étoit dans ce moment auprès d'Iſabelle : « Viens ma chere » amie, lui dit-elle, cherchons-le encore, & » s'il n'eſt plus : viens être témoin de ma mort ». Iſabelle qui connoiſſoit ſa vivacité, prit le fils de Jean dans ſes bras & la ſuivit. Elles s'élancent ſur le pont ; Conſtance l'appelle de

toutes ſes forces, & ſes cris ſe font entendre ſur les flots, malgré les ſifflemens des vents & le bruit de la foudre. Le traitre D. Juan s'approcha d'elle, en verſant un torrent de larmes perfides; & après s'être montré le plus empreſſé à le chercher, il lui fit entendre qu'un coup de vent l'avoit ſans doute jetté dans les flots : il paroiſſoit pénétré du plus profond regret; il témoignoit ſur-tout le plus grand embarras pour annoncer au Roi cette funeſte nouvelle.

Lorſque Conſtance vit qu'il ne lui reſtoit plus d'eſpoir, » Adieu, dit-elle à Iſabelle en » l'embraſſant d'un œil ſec; je vais où le deſtin » m'appelle; » & déja elle prenoit ſon eſſor pour ſe précipiter dans les flots. D. Juan la retint, & Iſabelle fondant en larmes, lui préſente ſon fils : « Barbare, lui dit-elle, prends » cet enfant, & enſevelis dans la mer tout » ce qui reſte de ton époux. Tu ne l'aimas » jamais, puiſque tu n'as pas la force de reſiſter » à ta douleur & de te conſerver pour ſon » fils ». Conſtance étonnée & confondue, reſte un moment comme inſenſible; enſuite ſes larmes commençant à couler avec abondance, elle penche ſa tête ſur le viſage de ſon fils & ſur le ſein de ſon amie; des ſanglots & des pleurs, ſont ſes ſeules expreſſions; enfin ſuccombant au poids de ſa douleur, elle tombe évanouie aux pieds d'Iſabelle & de D. Juan. Le lâche qui craint que la mort ne la lui raviſſe,

donne des marques d'une douleur qui fut ſincere pour la premiere fois.

On enleve Conſtance de ce lieu ; D. Juan emploie tous ſes ſoins pour la faire revenir à la vie : il lui rendit le jour, mais non le calme. Elle n'ouvrit la bouche, que pour prononcer le nom de ſon époux, du ton de voix le plus lamentable : tout dans le vaiſſeau retentit de gémiſſemens.

Lorſque D. Juan crut que la douleur de Conſtance étoit calmée, il eſſaya de la conſoler ; mais ſoit qu'un doute ſecret du crime de D. Juan, ſoit que l'image & la perte de ſon époux, lui rendiſſent ce monſtre plus odieux, elle refuſa de l'entendre, & lui défendit de s'offrir jamais à ſes regards : le fourbe fit ſemblant d'obéir, & ne lui parla du reſte du voyage, que par ſes ſoupirs & ſes larmes.

La tempête avoit ceſſé ; l'eſcadre arriva paiſiblement à Liſbonne : le port étoit couvert d'un nombre prodigieux d'habitans : l'arrivée de la Princeſſe, & le retour de Jean étoient attendus avec impatience. D'auſſi loin qu'on avoit apperçu l'eſcadre, juſqu'au moment où elle aborda, on n'entendit que des cris de joie qui ſe mêloient au bruit des tymbales, des hautbois & de toute eſpece d'inſtrumens de muſique. Le Roi lui-même, ſuivi des principaux Seigneurs de ſa Cour, entra dans une gondole, ornée de tout ce que le goût peut imaginer de plus élégant & de plus recherché,

& alla audevant de ſa fille. Dès qu'elle apperçut ſon pere, elle ſe fit deſcendre dans la chaloupe avec ſon fils & Iſabelle. Elle ſe jetta dans ſes bras & à travers mille pleurs & mille ſanglots, elle lui apprit la mort funeſte de Jean. Le Roi repandit des larmes ſur cette perte, non ſeulement à cauſe de ſa fille, mais parce qu'il lui avoit inſpiré perſonnellement le plus ſenſible intérêt & l'eſtime la plus ſincete. Ce tendre pere partagea les regrets de ſa fille, & s'attacha particulierement au fils de Jean. Un deuil général ſe repandit ſur toute la nation : on avoit ſu que ce héros avoit donné dans pluſieurs occaſions des preuves éclatantes de courage, & que dans d'autres il en avoit donné de la ſageſſe la plus conſommée : on avoit eſperé qu'il porteroit ſur le trône toutes les vertus qui peuvent contribuer à rendre le peuple heureux & l'État floriſſant ; au lieu qu'on redoutoit le regne de Don Juan, dont on connoiſſoit l'ambition demeſurée, la fauſſeté de cœur, & l'orgueilleuſe fierté.

Tandis que dans Liſbonne, tous les cœurs ſenſibles étoient livrées à la triſteſſe, le ſeul D. Juan éprouvoit une ſecrete joie, & réfléchiſſoit aux moyens de s'unir à Conſtance. Il ſavoit qu'il ne devoit jamais eſpérer de lui plaire ; mais il étoit aſſuré que s'il obtenoit ſa main, le devoir ſuppléeroit à l'amour. D'ailleurs il ſatisfaiſoit une autre paſſion plus tyran-

nique, à laquelle toutes étoient ſubordonnées, l'ambition. Sans la main de Conſtance, il ne pouvoit prétendre au trône; elle devoit le porter à celui qu'elle choiſiroit pour ſon époux; & comme il n'avoit pas lieu de croire que jamais elle le choiſît de ſon gré, il falloit faire naître des circonſtances qui la contraigniſſent. Il imagina de ſuſciter une guerre.

Il avoit des émiſſaires ſecrets dans le Royaume des Algarves, qui jettoient des ſemences de mécontentement dans l'eſprit du peuple, tandis que, par les faux rapports qu'il faiſoit faire au Roi par des traitans qui lui étoient vendus, ſur l'immenſité des richeſſes de ce pays, on leur faiſoit ſupporter les deux tiers des impoſitions du Portugal. Les habitans pacifiques payoient ſans murmurer: perſuadés que le Roi avoit beſoin de ſecours, ils ſe privoient du néceſſaire; mais les étrangers que D. Juan avoit diſperſés dans ce Royaume, ſéduiſirent quelques mutins, ſe plaignirent hautement des impôts, & maltraiterent quelques exacteurs. Cet événement, quoique très-particulier, fut traité de révolte générale. On envoya des troupes à diſcrétion. Les Algarves députerent vers le Roi: on ne leur permit pas de le voir, & on leur répondit que la nation devoit s'attendre au traitement le plus rigoureux, à moins qu'elle ne payât une ſomme que D. Juan ſavoit bien qu'elle ne pourroit point payer. Les députés jetterent la conſter-

nation dans le Royaume : on crut ſatisfaire à la juſtice du Roi, en puniſſant deux des principaux mutins ; & cela même fut regardé comme un nouveau crime, parce que le plus coupable étant un agent ſecret de D. Juan, qui l'avoit chargé dans ſes dépoſitions, il prétendit que cette dépoſition avoit été ſuppoſée & imaginée par les chefs de la nation. Les Algarves ne pouvant pas payer la ſomme exorbitante qu'on leur avoit demandée, on leur envoya de nouvelles troupes. Les Agens de D. Juan firent courir le bruit que la Cour vouloit faire ſur eux un exemple qui effrayât à jamais le reſte du Portugal ; que le Roi marchoit en perſonne pour faire exécuter les principaux d'entr'eux, & que le reſte devoit être livré à la brutalité du ſoldat & paſſé au fil de l'épée.

Tels furent les bruits que D. Juan fit ſemer. A la terreur ſuccéda le murmure, & enfin une revolte ouverte : ſes Agens furent les premiers à courir aux armes, ſoit pour paroître moins ſuſpects, ſoit pour exciter le peuple par leur exemple. L'armée des rebelles étoit nombreuſe & d'autant plus redoutable, que le ſupplice le plus affreux étoit deſtiné aux vaincus. D. Juan obtint le commandement de l'armée qu'on envoya dans le Royaume des Algarves : il ſavoit qu'il ne pouvoit pas lui être refuſé ; & ce n'étoit que pour ſe rendre néceſſaire, qu'il avoit forcé ce peuple à ſe

ſoulever. Moyen abominable ; mais dont l'hiſtoire fournit pluſieurs exemples.

D. Juan ne fut pas moins heureux à châtier les rebelles, qu'il l'avoit été à les faire ſoulever : ils s'étoient retranchés au bord d'une riviere ſur laquelle ils avoient appuyé leur aîle droite : tandis que D. Juan les attaquoit par leur gauche, une partie de ſon armée paſſoit la riviere au-deſſous de leur camp. Les rebelles qui avoient porté leurs forces du côté de l'attaque, & qui ſe croyoient d'ailleurs en ſûreté du côté de la riviere, négligerent cette partie ; elle fut pouſſée vivement, & tandis que le détachement pénétroit dans les rétranchemens par la droite, D. Juaan, avec la plus grande partie de ſes forces, profitant de l'étonnement des rebelles, renverſe les détachemens de la gauche, & ſe rend maître du champ de bataille : il remporta une victoire complette ; le carnage fut affreux ; il prit toutes les villes des Algarves, & fit périr dans les ſupplices quiconque avoit eu part à une rebellion dont il étoit l'auteur. Il ſoumit de nouveau ce malheureux peuple au Roi de Portugal, & par une trahiſon encore plus odieuſe que la premiere, il força les Algarves à l'aimer, en obtenant du Roi qu'il leur otât les deux tiers des impôts, dont le fourbe les avoit fait accabler. Il revint à Liſbonne comblé d'éloges par les vaincus & par les États aſſemblés de Portugal, qui lui décernerent les honneurs du triomphe.

Il n'avoit commis tant d'horreurs, que pour arriver à la derniere : il ſe ſervit du butin immenſe qu'il avoit fait chez les Algarves, pour engager les États à demander la Princeſſe en mariage. Il avoit prévu tous les obſtacles qu'il avoit à ſurmonter. Le premier étoit, que ces mêmes États ayant ſouſcrit à l'élection de Jean après la mort du Roi, il étoit de leur honneur de la faire valoir à l'égard de ſon fils, en qui le Roi avoit mis ſes eſpérances. Il leva cette difficulté en corrompant les principaux Membres des Etats. Le ſecond étoit de faire conſentir Conſtance à ce mariage qui lui étoit odieux, & qui privoit ſon fils du trône : il crut qu'il en viendroit à bout, en conſentant que le fils de la Princeſſe regnât après lui. Lorſqu'il eut gagné tous les eſprits, on propoſa ce mariage au Roi, & on le préſenta ſous un point de vue ſi favorable, que ce Monarque ſaiſit avidement ce projet : il en parla à la Princeſſe, qui ne l'entendit qu'avec horreur. La plaie de ſon cœur ſe r'ouvrit avec une douleur pire que la premiere. Après la perte de ſon époux, elle ne concevoit pas de plus grand malheur que celui d'épouſer D. Juan : elle proteſta au Roi, qu'elle ſe donneroit plutôt la mort, que d'y conſentir.

Le Roi fut affligé de la réſiſtance de ſa fille : on l'y avoit ſi bien préparé, & ſon eſprit étoit ſi frappé de la beauté de ce projet, qu'il ne déſeſpéra point du ſuccès. Il laiſſa écouler

quelques jours, & fit de nouvelles propoſitions : la Princeſſe marqua la même répugnance. « Je ſuis affligé preſque autant que » toi, lui dit-il, de la mort du malheureux » Jean ; il étoit ton époux, & ce titre le faiſoit monter au trône : ſa naiſſance cependant » me laiſſoit le droit d'annuller votre mariage ; » j'avois aſſez de moyens pour y réuſſir, ſi » je n'euſſe plus conſulté mon amitié pour lui » & ma tendreſſe pour toi, que mon autorité » paternelle & la fierté de la nobleſſe Portugaiſe, qui n'eût obéi qu'à regret à un Souverain le premier de ſa race. Tu ſais l'accueil qu'il a reçu de moi : s'il vivoit encore » & qu'il voulût accepter la moitié du » trône, de mon vivant, je le partagerois avec » lui ; mais de quel avantage ſont à l'Etat nos » vains regrets ? Eſt-ce pour nous ſeuls que » nous régnons ? Le ciel n'a donné des Rois » à la Terre, que pour faire le bonheur des » peuples. Ce bonheur exige des grands ſacrifices. S'il eſt des circonſtances où le Souverain doit ſe ſouvenir que tous les hommes » ſont formés du même limon que lui, il en » eſt d'autres où il doit ſe mettre au-deſſus » des foibleſſes de l'humanité ; & peut-être » n'eſt-ce que par ces efforts, que les Rois » ſont au-deſſus des hommes. Telle eſt celle » où nous nous trouvons. Ton refus peut » expoſer l'Etat à des guerres ſanglantes : je » touche au terme de ma vie ; l'Etat me demande

» mande un ſucceſſeur : je ſais que ton fils » doit l'être ; ſes droits au trône ſont incon- » teſtables : mais connois-tu les troubles in- » ſéparables d'une minorité ? Tu regneras pour » lui ; mais combien de fois tes mains peu » faites à tenir les rênes de l'Etat, ne feront- » elles pas expoſées à les abandonner à l'adreſſe » d'un politique habile, qui te dreſſera des » embuches inévitables ? D. Juan a des droits » au trône ; juſqu'ici il ma rendu les ſervices » les plus ſignalés ; je n'ai jamais reconnu en » lui, que des vues droites & légitimes ; mais » qui ſait ſi ſon ambition ne s'enflamera point ; » ſi irrité de tes refus, il ne cherchera pas à » s'en venger ſur le fils d'un étranger, & ne » ſoulevera pas la nation contre lui ? Qu'il » ait le pouvoir en main, & tu verras ces » mêmes Grands qui ont déſigné ton fils pour » me ſuccéder, arracher le ſceptre de ſes » mains : cedons aux tems, ma chere fille, » en donnant ta main à D. Juan ; il conſent » que ton fils regne après lui ; il devient ton » protecteur & ſon pere.... Dieu ! quel pere, » s'écria Conſtance, & pouvez-vous penſer, » s'il a des enfans, qu'il ne mettra pas tout en » œuvre pour les faire regner au préjudice » de mon fils ? »

Le Roi fut frappé de cette objection, qu'il étoit bien aiſé de prévoir ; mais il trouva un expédient qui n'obvioit à rien ; c'étoit, en aſſurant le ſceptre à D. Juan, de le déclarer

tuteur & Regent pendant l'interregne. Enfin à toutes ces raiſons il en ajouta tant d'autres, & un déſir ſi marqué, que Conſtance ſe vit forcée de conſentir à ce funeſte mariage, que le peuple ſéduit par l'apparence des vertus de D. Juan, & par ſes largeſſes, ſembloit deſirer. Les Etats furent informés du conſentement de la Princeſſe, & il fut permis à D. Juan d'aller lui préſenter ſes hommages.

La premiere fois que Conſtance le reçut, ſon cœur ſe ſouleva, & un torrent de larmes coula de ſes yeux : le Prince eſſaya vainement de la conſoler : le traître ſavoit ſi bien prendre toute eſpece de formes, qu'il pleura avec elle, & ne ceſſa de lui faire l'éloge d'un époux, qui, diſoit-il, l'avoit pluſieurs fois flatté de ſon amitié, & qui avoit acquis ſur ſon cœur des droits que le tems n'effaceroit jamais. D. Juan s'approcha du fils de Conſtance, & lui prodigua les careſſes les plus tendres ; il ne l'appella que ſon fils, loua ſa beauté, admira ſes traits de reſſemblance avec ſon malheureux pere, & ſe promit bien de le former dans l'art des combats, & de lui apprendre à régner.

Le Roi fixa le jour de la célébration du mariage : il voulut que ce fût le même qui avoit été pris pour le triomphe que les Etats avoient décerné à D. Juan. Conſtance qui eut préféré la mort à ces affreux préparatifs, en abandonna le ſoin à ſon pere. Il ordonna

les fêtes les plus éclatantes, fit publier des tournois, régla la marche du triomphe qui devoit être ſuivi d'un repas magnifique, & cette journée auroit fini par un bal ; le lendemain les fêtes devoient recommencer ; ce jour auroit été deſtiné aux tournois & aux joutes, & devoit ſe terminer par un ſpectacle, dont le Roi avoit fait placer le théâtre dans la plus belle ſalle du château : ces fêtes devoient durer huit jours. « Ombre de mon époux, s'écria » la Princeſſe, pardonne un ſacrifice que je » fais à ton fils & à l'Etat ; il n'y a que le ciel » & toi qui puiſſiez ſavoir ce qu'il va me » couter ! »

Tout étoit prêt pour la cérémonie du mariage ; Conſtance obſédée par Dom Juan, s'efforçoit vainement de paroître moins triſte ; elle étoit entre les mains de ſes femmes qui la paroient ; Iſabelle ſoutenoit ſon courage. On avoit dreſſé un camp hors des murs de la ville ; la plus grande magnificence y régnoit ; toute la Cour s'y étoit rendue. C'eſt delà que dans un char ſuperbe, le triomphateur, ſuivi de toute la nobleſſe, devoit partir & aller prendre la Princeſſe pour la conduire à l'autel, & achever enſuite avec elle ſa marche triomphale.

Dom Juan venoit de quitter Conſtance pour ſe trouver au lever du Roi, & lui demander ſes ordres : elle le vit partir avec une joie ſecrette ; la contrainte où elle s'étoit trouvée,

lui cauſa un leger évanouiſſement ; Iſabelle courut elle-même dans ſon appartement chercher un élixir dont elle avoit ſouvent éprouvé la vertu, afin que Conſtance pût prévenir de ſemblables accidens pendant le reſte de la journée. En traverſant une des cours du Château, elle apperçut, dans les offices, un homme dont la figure la frappa : une longue barbe cachoit une partie de ſon viſage pâle & exténué ; ſes yeux étincelans paroiſſoient agités par l'inquiétude ; il étoit nuds pieds, & de ſales haillons couvroient à peine ſon corps. Iſabelle le fixa, plaignit ſa miſere, & ſe diſpoſoit à lui faire l'aumône : Elle l'entendit ſoupirer, & vit qu'il la regardoit à ſon tour d'un air embarraſſé. Iſabelle l'examina de plus près ; elle crut reconnoître les traits de Jean de Calais ; la reſſemblance de cet homme avec ce malheureux époux, l'attendrit plus qu'elle ne l'étonna ; bon homme, lui dit-elle, la larme à l'œil, en lui donnant deux pièces d'or, priez le Ciel pour une infortunée, qui va ſe ſacrifier pour ſauver ſon fils, & pour empêcher les plus grands maux. Le pauvre tendit la main pour recevoir les deux pièces d'or, & Iſabelle reconnut le diamant que Conſtance avoit donné à ſon époux : interdite & tremblante, elle regarde attentivement cet homme qui lui ſourit. Iſabelle ne put plus méconnoître Jean de Calais ; elle alloit crier & l'embraſſer peut-être ; mais il

lui fit ſigne de garder le ſilence, de crainte qu'il ne fût découvert par quelqu'un des valets de Dom Juan. Iſabelle ſe modéra, & ſe contenta de lui demander d'un air indifférent, & d'un ton aſſez élevé pour être entendu de tout le monde, ce qu'il faiſoit dans le Palais, & à quel uſage on l'employoit. Jean lui répondit, qu'un des domeſtiques de la Princeſſe, touché de ſa pauvreté, lui avoit permis de ſe chauffer au feu de la cuiſine; qu'on lui avoit raconté ſon mariage avec Dom Juan, & qu'il devoit être employé à porter le bois dans les appartemens. Iſabelle lui fit un ſigne qui ne fut entendu que de lui. Jean ſe retira & demanda aux autres domeſtiques quelle étoit cette perſonne charitable; il comprit aiſément par leurs réponſes qu'ils n'avoient rien entendu de leur converſation, qui pût faire ſuſpecter l'un ou l'autre.

Iſabelle remonta dans l'appartement de Conſtance; elle fit ſortir tout le monde, & déguiſant ſon trouble, « Ma chere Conſtance, » lui dit-elle, votre douleur m'afflige; je » ſens autant que vous, combien votre cœur » ſouffre, & tout ce que vous aurez à ſouf» frir pour accomplir ce funeſte ſacrifice; » l'intérêt de votre fils doit exciter votre cou» rage. Je l'ai promis, reprit Conſtance; » quoiqu'il m'en coute, j'aurai la force de » remplir ce funeſte engagement; Dom Juan » aura ma main, mais qu'il ne compte ja-

» mais de régner ſur mon cœur ; je ne ſais » pourquoi mon ame ſe ſoulève à ſon aſpect ; » d'autres m'ont offert leurs hommages, je les » ai refuſés ſans mépris ; je les vois avec in- » différence ; leur nom ne me cauſe aucun » dépit ; celui de Dom Juan excite toute ma » haine ; à peine puis-je retenir ma fureur, » lorſque je le vois ; & je paſſerois dans ſes » bras, & Dom Juan attendroit de moi les » tranſports d'une amante ! Iſabelle ! qu'il » craigne d'y trouver la rage d'une furie ! »

Iſabelle qui connoiſſoit la douceur de Conſtance, avoit de la peine à expliquer un changement auſſi prodigieux. Elle ſavoit que Dom Juan avoit été le rival de ſon époux ; que l'ambition peut être plus que l'amour, lui avoit fait demander la main de ſon amie ; mais cette haine ſi implacable, étoit ſi peu faite pour le caractere de Conſtance, qu'elle paroiſſoit un phénomène dans l'ordre de la nature & même de la morale. « Avec de telles » diſpoſitions, lui dit Iſabelle ; je ne conſen- » tirai jamais que vous épouſiez Dom Juan. » Et quel moyen prendrois-tu, d'empêcher, » de différer même le ſort qu'on me prépare ? » Ah ! ſi tu en connois quelqu'un, hâte-toi » de me le dire ; jamais l'amitié n'aura fait » une action plus généreuſe. = En voici un ; » je publirai que votre époux n'eſt point » mort. = Que dis-tu ? mon époux ! Ah Iſa- » belle ! l'artifice eſt trop groſſier ; & qui

» pourroit le croire, lorſqu'une épouſe n'a » pu s'en flater ? = J'accréditerai ce bruit ; je » ſuſciterai des témoins. Eh ! qui ſait en effet » ſi Jean ne reſpire plus ! un coup de vent » la précipité dans les flots ; eſt-il le premier » qu'un coup de vent plus heureux eût re- » jetté ſur le rivage, ou contre un rocher, » ou dans une Iſle ? Si l'on a vu le hazard » dans les plus fortes tempêtes, offrir au ma- » telot luttant contre les vagues, les dé- » bris d'un vaiſſeau & le ſauver du naufrage ; » pourquoi la Providence n'auroit-elle pas » fait le même miracle en faveur de votre » époux ? Il eſt vrai qu'il y a deux ans que » nous l'avons perdu, & qu'il ſemble que s'il » vivoit encore, nous l'aurions appris ; mais que » ſavons-nous ſi des obſtacles inſurmontables » ne ſe ſont pas oppoſés juſqu'ici à ſon retour ?

Conſtance l'interrompit. « Pourquoi, lui » dit-elle, ces réflexions ſont-elles ſi tardi- » ves ? ma chere amie, cette illuſion que » vous voulez faire adopter au public, me » ſéduit malgré ſon invraiſemblance : en effet, » quelle preuve avons-nous de ſa mort ? quel » outrage, ſi Jean me trouvoit l'épouſe de » ſon rival ? Oui, Jean peut revenir ; la reſ- » ſource des malheureux, l'eſpérance, n'avoit » jamais lui à mon cœur ; c'eſt à toi que je » la dois. Va publier par-tout que Jean n'a » point été englouti ſous les flots : tu pour- » ras, dis-tu, ſuſciter des témoins : le men-

» ſonge eſt affreux, mais le motif en eſt trop
» beau pour que notre conſcience nous en
» faſſe un crime, qu'ils le perſuadent à tout
» le monde ; hélas, qu'ils me le perſuadent,
» s'il ſe peut, à moi-même ! Que dis-je ?
» malheureuſe ! où m'égare une erreur trop
» chere ! crains, Iſabelle, d'avoir fait luire à
» mes yeux un éclair qui me rendra les té-
» nébres plus affreuſes. Il n'eſt que trop vrai
» que Jean n'eſt plus, que je vais épouſer
» ſon rival, & manquer à la foi que j'avois
» juré de lui conſerver au-delà du tombeau.
» Un ſecret préſentiment que je ne puis com-
» prendre, reprit Iſabelle, que je combats
» en vain, m'agite depuis quelque tems : oui,
» j'eſpere que le jour ne ſe paſſera pas ſans
» quelque événement heureux. Lorſque j'ai
» cru, comme vous, que vous aviez perdu
» votre époux ſans retour, j'aurois regardé
» comme un crime d'entretenir en vous une
» eſpérance chimerique ; dans ce moment, au
» contraire, tout me porte à l'exciter ; j'ai
» partagé vos pleurs, ne ſoyez point inſenſible
» à ma joie : elle eſt trop vive pour qu'elle
» ne ſoit point fondée. »

Conſtance étoit étonnée du calme & de la fermeté de ſon amie. « Helas ! lui dit-elle,
» ſi tu as d'autres raiſons d'eſpérer que celles
» que tu ma dites, ne me les cache pas. »
Iſabele alors ſuppoſa qu'elle venoit de voir un homme qui diſoit avoir parlé à Jean de

Calais depuis environ un an. Conſtance fixa attentivement ſon amie, & l'embraſſa; elle la pria de la conduire vers cet homme : » non, dit-elle, je craindrois l'excès de vos » tranſports ; je n'ai pas eu le tems de l'in- » terroger; il vaut mieux que je vous repete » fidélement tout ce qu'il m'apprendra. « Conſtance impatiente pria, preſſa ſon amie, qui la conduiſit par dégrès au point de pouvoir lui apprendre ſans danger que Jean étoit dans le château; elle ajouta que la moindre indiſcrétion pouvoit l'expoſer au reſſentiment de ſon rival. Lorſqu'elle fut bien aſſurée que Conſtance ſe modéreroit, elle alla elle-même ordonner devant les autres domeſtiques, à Jean de porter du bois dans la chambre de la Princeſſe. « Je m'intéreſſe à ta miſere, lui dit- » elle, je lui ai parlé de toi; elle te retient au » ſervice de D. Juan ; viens, je te préſenterai » à elle. » Iſabelle eut ſoin de lui recommander en particulier de ſe contraindre autant qu'il lui ſeroit poſſible.

Jean & Conſtance ne ſe virent point avec autant de circonſpection qu'ils l'avoient promis; cependant ils ne furent entendus que d'Iſabelle. L'amour, la ſurpriſe & la joie, les tenoient comme enchantés : Jean, ſous ſes haillons, étoit un Dieu pour Conſtance; elle étoit dans ſes bras, lorſqu'on annonça le Roi qui venoit voir ſa fille, avant d'aller joindre D. Juan, au lieu où devoit commencer ſa

marche triomphale. Conſtance alla au-devant de ſon pere, les yeux noyés de larmes de tendreſſe & les bras ouverts pour l'embraſſer. Il parut ſurpris qu'elle ne fût point encore parée : elle le pria d'empêcher que perſonne de ſa ſuite n'entrât; & lorſque tout le monde fut ſorti, elle ſe jette à ſes pieds. « O mon » pere, s'écria-t-elle, vous aimiez l'infortuné » Jean de Calais ; vous aviez confirmé notre » mariage, & vous m'avez dit ſouvent que » vous partagiez avec moi le regret de ſa » perte ; daignez me le répéter encore, daignez » m'apprendre ce que vous feriez, ſi vous aviez » quelque certitude de l'exiſtence de Jean. » Le Roi l'aſſura que s'il en eût eu ſeulement le moindre doute, jamais il ne l'auroit preſſée d'accepter la main de D. Juan. « Mais, ajou- » ta-t-il, pourquoi ces queſtions inutiles ? Il » n'eſt que trop vrai que Jean eſt mort. Non, » Sire, s'écria Jean de Calais, en tombant à » ſes genoux ; non, votre fils n'eſt point mort, » il vit pour adorer Conſtance, & pour repan- » dre, s'il le faut, juſqu'à la derniere goutte » de mon ſang pour vous ».

Le Roi fut frappé comme d'un coup de foudre : il remit Jean, malgré l'état où il paroiſſoit ; il les fit relever l'un & l'autre ; appella un de ſes Officiers, & fit ordonner qu'on ſuſpendît la fête juſqu'à nouvel ordre, & que D. Juan l'attendît au lieu où il étoit, juſqu'à ce qu'il eût terminé une affaire de la plus

grande importance, qui étoit ſurvenue. Le Roi s'aſſit entre ſa fille & Jean, & Iſabelle lui raconta ce qui s'étoit paſſé depuis le moment qu'elle avoit rencontré Jean ſervant ſes Cuiſiniers. Conſtance n'étoit pas moins impatiente que le Roi, de ſavoir quel heureux hazard lui avoit ſauvé la vie.

» Ce n'eſt, Sire, ni un coup de vent qui » ma expoſé à la perdre, ni le hazard qui » me l'a conſervée. Plus inquiet pour les jours » de Conſtance que pour les miens, dans le » fort de la tempête qui a cauſé nos malheurs, » je montai ſur le pont pour examiner ſi elle » dureroit encore long-tems ; les ténébres » dont la mer étoit couverte, m'empêchoient » de voir autour de moi ; quelques éclairs qui » ſillonerent les airs, me firent appercevoir » D. Juan à mes côtés. Je ſavois qu'il avoit » long-tems ſoupiré pour Conſtance ; mais la » conduite qu'il avoit tenue à notre égard, » ſon reſpect pour mon épouſe, & l'amitié qu'il » me témoignoit, ne me laiſſoient aucun lieu » de me méfier de lui. Je m'approche en tâ- » tonnant ; il me parle du ſecours que j'avois » prêté à la manœuvre, & me prie de l'aider » à voir ſi les écoutilles étoient bien fermées ; » il me tenoit par le bras, & me conduiſoit : » je le ſuivis, & lorſque je fus ſur le bord, » il paſſe derriere moi, & me précipita dans » les flots ».

Le Roi, Iſabelle, & Conſtance ſur-tout,

frémirent : Conſtance fut la moins étonnée ; elle expliqua aiſément alors la cauſe de la haine invincible qu'elle avoit pour D. Juan. Iſabelle trembla pour ſon amie, en ſongeant que ce monſtre avoit été ſur le point de l'épouſer ; & le Roi ſe réprocha d'avoir preſſé cette union déteſtable. Il jura de ce moment de punir ſa perfidie, & dit à Jean de continuer.

» J'allai, reprit-il, par mon propre poids » juſqu'au fond de la mer ; alors frappant la » terre du pied, & diviſant l'eau avec mes » bras, je revins ſur les flots ; ils étoient ſi » agités, que mon expérience dans l'art de » nager ne me ſervit preſque de rien ; je » combattis contre leur fureur, tantôt porté » dans les airs par une vague, & tantôt ſub- » mergé par celle qui venoit la frapper. Je » ſentis un coup violent ; c'étoit la quille d'une » chaloupe, qui avoit été ſans doute écraſée » contre quelque rocher ; je l'embraſſai, & » me livrai au caprice des flots : un coup de » vent me pouſſa vers la terre : alors me » tenant accroché à la quille par un bras, » je nageai de l'autre, juſqu'à ce que mes » pieds porterent à terre ; dès que je la ſentis, » je ne fis qu'un léger effort, & je me trouvai » ſur un rivage inconnu.

» Je m'étendis ſur le ſable, accablé de fa- » tigue, & pouvant à peine reſpirer. La per- » fidie de D. Juan, & le ſouvenir de Conſ- » tance abandonnée à ſes fureurs, furent les

seuls objets qui m'occuperent jusqu'au retour » de l'aurore. Dès que le jour fut assez grand » pour me conduire, je me levai, je regardai » au tour de moi, & je me vis dans une isle » déserte : figurez-vous la situation d'un hom- » me qui perd tout ce qu'il a de plus cher, » ou du moins qui le fait à la merci d'un » infâme assassin, & qui ne voit aucun moyen » de le secourir : je remerciai cependant le » ciel de m'avoir sauvé la vie : j'espérai que » puisqu'il m'avoit retiré du fond des mers, » il me rendroit un jour Constance & mon » fils. Je parcourus toute l'isle, & je n'y trou- » vai aucun vestige d'homme : toute inculte » & sauvage qu'elle étoit, j'y découvris des » bois agréables, dont les arbres paroissoient » être de la plus grande antiquité ; il y en » avoit plusieurs qui étoient chargés de fruits ; » ce fut mon seul aliment pendant quelques » jours. Un couteau que j'avois sur moi, me » servit à couper quelques branches ; j'en élevai » une cabane sur le bord de la mer, afin » d'être à portée de me faire attendre, s'il » passoit un vaisseau. Je me fis des instrumens » commodes pour la chasse : c'étoient des pieux » & des espéces de filets, tissus d'un osier très- » mince ; à l'aide d'un caillou & de mon cou- » teau, je me procurai du feu. J'ai passé deux » années dans cette isle, dont je faisois souvent » le tour, dans l'espérance de découvrir quel- » que vaisseau. Je montois sur les arbres les

» plus élevés, & je jettois inutilement ma vue
» de tous côtés. L'eſpoir m'a toujours ſoutenu.
» Grand Dieu! diſois-je quelquefois, rendez-
» moi Conſtance & mon fils, & je renonce
» pour toujours à ſortir de ces lieux.

» J'ai paſſé deux années dans cette cruelle
» incertitude, lorſque gagnant un jour à mon
» ordinaire le bord de la mer, je vis ſortir
» d'un bois épais un homme qui paroiſſoit
» venir au-devant de moi. A cette vue, la
» joie s'empara de moi; l'eſpoir ranima mon
» courage; je crus que quelque vaiſſeau avoit
» échoué ſur la côte, & je bénis la provi-
» dence qui me faiſoit éprouver un bienfait
» ſur lequel j'avois toujours compté: je volai
» au-devant de cet étranger pour lui donner
» du ſecours s'il avoit fait naufrage; ou pour
» lui en demander, s'il devoit continuer ſa
» route. Je l'abordai; la douceur étoit peinte
» dans ſes yeux; je ne ſais quoi de céleſte
» brilloit ſur ſon viſage; je me ſentis entraîné
» malgré moi par l'amour & par le reſpect.
» Ses cheveux en treſſes ondoyantes flottoient
» au gré des zéphirs; l'enjoument étoit ſur
» ſon front & la confiance ſur ſes levres; ſa
» jeuneſſe inſpiroit l'intérêt le plus tendre;
» ſon ſourire étoit celui de la bienfaiſance qui
» vient de faire un heureux. Jeune homme lui
» dis-je, quel que ſoit le ſort qui vous améne en
» ces lieux, ſoit que la curioſité vous ait engagé
» de deſcendre dans cette Iſle inhabitée, ſoit

» que vous y ayez été jetté par la tempête ;
» ordonnez, vous pouvez diſpoſer de moi ;
» peut-être ne vous ſerai-je pas inutile. Il y
» a deux ans qu'un perfide.... Je ſais, me
» répondit-il, votre malheureuſe aventure ;
» je ſais qu'avant vous, perſonne n'avoit abor-
» dé dans ce ſéjour inconnu au reſte des mor-
» tels. Je fus ſurpris que cet étranger pût ſa-
» voir mon hiſtoire, qui ne pouvoit être con-
» nue que de Dom Juan & de moi. Com-
» ment, lui dis-je, Dom Juan a-t-il oſé con-
» fier à quelqu'un ce déteſtable aſſaſſinat ? Il
» n'y a pas de crime, reprit-il d'un air grave,
» qui ne pénetre tôt ou tard ; ceux dont il
» s'eſt rendu coupable depuis celui-là, ſont
» mille fois plus atroces. Il a excité les Al-
» garves à ſe révolter, afin que le Roi de
» Portugal lui confiât le commandement de
» l'armée qu'il enverroit pour les châtier :
» ſon projet a réuſſi ; il a fait couler des tor-
» rens de ſang pour aſſouvir ſon ambition ;
» c'eſt peu, il a corrompu l'aſſemblée des Etats
» pour faire demander au Roi, comme une
» récompenſe de ſa victoire, la main de ton
» épouſe : On s'eſt ſervi du prétexte du bon-
» heur public, & le Roi lui-même a été en-
» traîné dans ce projet ».

» Je vois que ce diſcours te ſurprend ; tu
» ne conçois ni comment j'ai abordé dans
» cette Iſle, autour de laquelle tu n'apper-
» çois aucun vaiſſeau, ni comment j'ai pu

» ſavoir ce qui te regarde ; eh bien ! Jean de
» Calais, apprends que c'eſt pour toi ſeul que
» je ſuis venu ; que ce n'eſt point la mer qui
» m'a apporté, & que j'ai ſuivi des routes in-
» connues aux mortels, pour te rendre à une
» épouſe qui t'adore, & à ton fils dont on
» a juré la mort. C'eſt demain que doit ſe
» terminer le funeſte hymenée qui livre au
» Barbare Dom Juan ton fils & ton épouſe.
» O Ciel ! m'écriai-je, ſéparé par tant de
» mers, que me ſert d'être inſtruit de mal-
» heurs auxquels je ne puis m'oppoſer ? Vous
» rendez mon ſort mille fois plus affreux ;
» j'eſpérois que la même main qui m'avoit
» retiré du fonds des abîmes, me ramèneroit
» un jour auprès de Conſtance ; je me flatois
» que ſa vertu rendroit inutiles tous les efforts
» de Dom Juan ; & c'eſt demain qu'il l'é-
» pouſe ! Vengeance céleſte, & vous per-
» mettrez ce forfait ! Et vous, jeune étranger,
» que je prenois pour l'envoyé d'un Dieu
» bienfaiſant, pourquoi n'eſt-ce qu'au mo-
» ment que le ſacrifice eſt prêt de s'accom-
» plir, que vous me l'annoncez ? Afin de te
» faire mieux connoître, me répondit-il, que
» dans quelqu'état que l'homme ſe trouve,
» il eſt conduit par une providence ſecrete,
» dont il ne peut appercevoir les reſſorts.
» Si je t'avois plutôt inſtruit des deſſeins de
» Dom Juan, ſi je t'avois facilité les moyens
» de te rendre à Liſbonne pour te venger,

crois-

» crois-tu que ton rival, dont la ſourde po-
» litique a fait ſoulever un Royaume entier,
» eût manqué de moyens pour te faire pé-
» rir ? Homme aveugle ! l'Être ſuprême t'a
» tiré du néant, & tu doutes qu'il ne puiſſe
» faire tout ce qui te paroît impoſſible. Adore-
» le ; abandonne-toi à ſa volonté, & ne ſon-
» de jamais ſes décrets.

» Je me proſternai aux pieds de l'incon-
» nu. Deſſillez mes yeux, lui dis-je, qui que
» vous ſoyez ; eſprit céleſte, caché ſous cette
» enveloppe humaine, ou mortel comme-
» moi, mais animé d'une vertu plus pure,
» ſoyez mon garant auprès de l'Etre des êtres ;
» quels que ſoient ſes deſſeins ſur moi, je m'y
» ſoumets, & les coups les plus terribles, ne
» m'arracheront aucun murmure. L'inconnu
» me releva, me raconta tout ce qui s'étoit
» paſſé depuis le moment qu'on m'avoit cru
» mort ; il m'aſſura que Conſtance m'étoit
» fidéle, & qu'elle ne ſurvivroit point à ſon
» mariage, s'il s'accompliſſoit ; que je lui ſerois
» bientôt rendu, & que malgré les apparences,
» D. Juan ne ſeroit jamais ſon époux.

» J'écoutois avec une ſurpriſe mêlée d'ad-
» miration & de crainte ; il me propoſa de
» nous aſſeoir auprès d'un arbre (c'étoit hier
» au couché du ſoleil) ; & après ne m'avoir
» laiſſé ignorer aucun détail de tout ce qui
» regarde le Roi, Conſtance & D. Juan, il
» me tint les propos les plus ſublimes ſur la

vertu, ſur la proſpérité des méchans, ſur les » infortunes des bons ; ſur l'ordre moral & » phyſique de l'univers, où le triomphe du » mal ne pouvoit être que momentané, par- » ce que l'ordre étant une émanation de l'Etre » incréé, il étoit néceſſaire que tout rentrât » dans l'ordre, quelque renverſement qu'il eût » éprouvé, comme l'huile mêlée avec d'autres » liquides, gagne toujours le deſſus, avec » quelque violence qu'on les ait agités & » confondus enſemble.

» Déja les ombres couvroient la face de la » terre, je l'écoutois avec tranſport, un ſom- » meil importun s'emparoit de moi ; je le » chaſſois en vain. Juſqu'alors, je l'appellois » tous les jours au ſecours de mes peines ; » dans ce moment il m'affligeoit : j'eus beau » le combattre, mes yeux s'appeſantirent : » je pris la main de l'inconnu, je la portois » à ma bouche pour la baiſer, lorſque tout » à coup je perdis connoiſſance.

» Quel a été mon étonnement, lorſqu'au » lever de l'aurore mes yeux ſe ſont ouverts ! » l'inconnu eſt le premier objet qu'ils ont » cherché ; j'ai gémi en ne le voyant plus : » j'ai regardé au tour de moi, j'ai fixé ma » vue ſur ce palais, que j'ai eu d'abord quel- » que peine à reconnoître. Enfin je n'ai plus » douté de tout ce que l'étranger m'avoit dit » dans l'iſle, & j'ai remercié l'Etre ſuprême. » J'avois plus d'empreſſement de revoir Conſ-

» tance, que je n'étois embarraſſé des moyens
„ de m'y préſenter : les ſoins que la providence
„ venoit de prendre de moi, me laiſſoient
„ ſans inquiétude pour l'avenir ; la magnifi-
„ cence & la pompe du triomphe de mon
„ rival, que je comparois avec l'état miſérable
„ où je ſuis, étoient plutôt un objet d'amuſe-
„ ment pour moi, que de chagrin & de honte.
„ J'ai rencontré pluſieurs domeſtiques du
„ palais ; ils m'ont demandé par quel hazard
„ j'étois ſi matin dans les cours : je leur ai ré-
„ pondu que j'étois un paſſager qu'une hor-
„ rible tempête avoit jetté dans les flots, &
„ qui avoit eu le bonheur de ſe ſauver, mais
„ qui avoit tout perdu : je me ſuis amuſé un
„ moment à implorer leur charité. Les plus
„ riches m'ont mépriſé, en me traitant de
„ pareſſeux & de vagabond : ceux à qui la
„ fortune commence à ſourire, & qui n'ont
„ pu oublier encore leur ancienne miſére,
„ m'ont refuſé plus honnêtement ; mais je n'ai
„ trouvé des cœurs ſenſibles, que dans les plus
„ pauvres. C'eſt un jeune homme laborieux,
„ qui ſert à l'office, & qui, après avoir vu
„ l'accueil que les autres m'avoient fait, eſt venu
„ m'apporter la moitié de ſon déjeuné, & a
„ obtenu qu'on m'emploieroit. C'eſt avec lui
„ qu'Iſabelle m'a rencontré : ſi je n'étois oc-
„ cupé de ſoins plus importans, je demanderois
„ au Roi, la permiſſion de faire la même
„ étude ſur les courtiſans. „

Jean de Calais ceſſa de parler, & ſon épouſe ſe rejetta dans ſes bras : le Roi fit appeller un ancien Gouverneur du Royaume des Algarves, que D. Juan avoit fa condamner à une priſon perpétuelle, pour avoir oſé porter au pied du trône, les plaintes du peuple. On le tira des fers, & on l'introduiſit dans l'appartement de Conſtance : le Roi alla au devant de lui. " Infortuné vieillatd, lui „ dit-il, me pardonnerez-vous les maux que „ je vous ai faits : mon peuple vous avoit „ choiſi pour être auprès de moi l'interprete „ de ſa douleur ; & par la plus affreuſe des „ des injuſtices, je vous ai traité comm un „ ſcélérat, & j'ai déſolé votre pays. D. Juan „ m'a aveuglé ; il en ſera puni, & moi je „ me punis de m'être livré aux conſeils d'un „ perfide, en avouant mon injuſtice. Allez „ chez les Algarves ; ſoyez mon protecteur „ auprès d'eux ; reprenez vos emplois, & „ ſur-tout annoncez-leur que je réparerai les „ maux que D. Juan leur a faits ſous mon nom : „ vous leur porterez ſes dépouilles, & vous „ ferez arrêter ſes complices. Vous partirez „ demain ; mais de crainte que le coupable „ n'échappe à ma vengeance, rentrez encore „ pour quelques inſtans dans votre priſon „.

Le Roi lui demanda les preuves des manœuvres de Don Juan. Le Gouverneur, dans la crainte que ce Miniſtre infidéle ne les fît enlever, les avoit confiées à un ami ſecret

qu'il avoit à Liſbonne : il lui écrivit, & le Roi les eut dans l'inſtant même.

Il étoit dangereux & difficile d'arrêter D. Juan : la plus grande partie de la Cour le craignoit; l'autre étoit intéreſſée à le ménager, & le reſte lui étoit vendu. Toutes les troupes qui étoient dans Liſbonne étoient ſous les armes pour honorer ſon triomphe ; elles avoient combattu ſous lui, & il avoit ſu ſe les attacher, en leur permettant le pillage des villes qu'il avoit aſſiegées. Il avoit marqué au peuple toutes les vertus qui pouvoient le ſéduire : il avoit acheté l'amour des uns par ſes libéralités, & le reſpect des autres, par l'uſage qu'il faiſoit de ſon autorité.

D. Juan attendoit le Roi depuis long-tems pour commencer la marche de ſon triomphe : quelques évanouiſſemens que Conſtance avoit eus dans la matinée, lui firent imaginer de ſe ſuppoſer beaucoup plus malade : on fit cacher Jean de Calais ; & le Roi ſortit de l'appartement de ſa fille, aſſez ému de tout ce qui venoit de ſe paſſer, pour autoriſer le bruit qu'on vouloit répandre. Iſabelle appella les femmes de Conſtance d'un air inquiet, en diſant que la Princeſſe étoit très-mal. Les courtiſans qui attendoient le Roi pour le ſuivre au camp, & qui l'entendirent, ajoutèrent à la nouvelle les circonſtances les plus funeſtes. On n'entendit bientôt que des cris

& des gémiſſemens interrompus par ces mots, *la Princeſſe ſe meurt.* De la Cour le bruit paſſe à la ville, & cent émiſſaires le portent au camp de Don Juan. Il pâlit ; il annonce cette nouvelle ; & vient lui-même au palais ſans eſcorte. Le Roi s'y étoit attendu, & dès qu'on le vit entrer, on lui dit qu'avant d'aller à l'appartement de Conſtance, le Roi deſiroit lui parler : il ſe rend à ſes ordres ſans méfiance. « Don Juan, lui dit-il, vous avez de » cruels ennemis ! je les ai découverts : c'eſt » eux qui vous perdoient dans l'eſprit de ma » fille : ils vont plus loin aujourd'hui, ils vous » attribuent la cauſe de ſa maladie ; ils diſent » que vous l'avez empoiſonnée. Ne penſez » pas que leur calomnie ait fait la moindre » impreſſion ſur mon eſprit ; elle eſt trop dé- » pourvue de vraiſemblance ; l'inutilité de ce » crime vous juſtifie dans mon eſprit ; mais » ce n'eſt pas aſſez pour vous : je veux que » vous confondiez les calomniateurs en plein » conſeil ; afin que ſi le ciel nous enleve Conſ- » tance, celui qui doit me ſuccéder au trône, » ſoit exempt de ſoupçon aux yeux de ſes » ſujets. »

Don Juan, innocent de ce crime, étonné de la biſarrerie de cette accuſation, parla de ſes calomniateurs avec plus de mépris que de haine. Il ſupplia le Roi d'aſſembler au plus vîte ſon conſeil, & de lui nommer ſes accuſateurs.

« Il n'eſt pas encore temps, dit le Roi ; votre » triomphe en ſera bien plus éclatant, lorſ- » qu'après vous être juſtifié, le conſeil & moi » vous les nommerons pour vous laiſſer le » maître de leur ſort. Je les ai fait arrêter, ils » ſont gardés à vue ; pour vous, mon Palais... » Non, Sire, reprit Don Juan d'un air fer- » me, les lâches croiroient que j'ai choiſi moi- » même cet aſile, pour me mettre en ſûreté. » Quand on eſt innocent, quand on n'a rien » à craindre, tout ce qui peut reſſembler à la » protection, eſt un outrage : des fers & votre » juſtice, voilà tout ce que je demande. »

D. Juan vouloit aller ſe remettre en priſon; le Roi le fit conſentir à prendre un appartement dans le Palais, & à ſouffrir qu'une garde veillât ſur lui pour la forme. Il demanda la permiſſion de voir Conſtance : le Roi l'accompagna lui-même à ſon appartement ; mais on leur dit qu'elle ſe trouvoit beaucoup mieux & qu'elle repoſoit. Le Roi ſe tourna vers D. Juan, & lui témoigna qu'il n'avoit pas beſoin d'autre juſtification ; & qu'il étoit tenté de n'aſſembler le conſeil que pour procéder contre les calomniateurs. Don Juan voulut au contraire que ſon triomphe fût éclatant, & que les coupables lui fuſſent confrontés. Le Roi le conduiſit alors dans l'appartement qu'il s'étoit choiſi ; & nomma les officiers qui devoient le garder.

Cependant le bruit ſe répand que D. Juan eſt arrêté ; l'impreſſion qu'il fait ſur les eſprits

produit différens effets ; le peuple murmure & les troupes ſe mutinent. Le Roi, qui connoît l'eſprit altier & préſomptueux du Prince, lui fait dire que s'il n'appaiſe les troupes, leur ſédition confirmera les ſoupçons que ſes ennemis peuvent avoir répandus ſur ſon innocence dans l'eſprit du peuple. Don Juan donna dans le piège, & écrivit à ſes officiers que c'étoit volontairement qu'il étoit priſonnier ; qu'il s'étoit remis lui-même, malgré le Roi, afin de découvrir quelques ennemis ſecrets qui l'accuſoient d'avoir attenté aux jours de la Princeſſe, qui n'attendoit plus que ſa convaleſcence pour lui donner ſa main : accuſation ridicule & ſi peu vraiſemblable, que le Roi n'avoit conſenti qu'avec répugnance à l'admettre à ſe juſtifier : qu'il étoit de ſon intérêt & de ſon honneur d'être jugé, pour effrayer par le ſupplice des coupables, les lâches auteurs d'une telle impoſture. Il leur ordonnoit en conſéquence, de punir avec la plus grande ſévérité, quiconque éleveroit la voix en ſa faveur, ſoit avant, ſoit après le jugement : il leur enjoignoit à eux-mêmes, ſous les peines les plus rigoureuſes, de n'obéir qu'au Roi.

Quant au peuple, qui croit toujours les choſes les plus extraordinaires, il ſuffiſoit que la vie de la Princeſſe fût en danger, pour que le ſeul mot d'empoiſonnement, prononcé myſtérieuſement par quelques émiſſaires ſe-

crets, rendît évident l'attentat de Don Juan : d'ailleurs, comme on n'avoit point à craindre que ce prince eût aucune communication au dehors, on fit courir le bruit que Jean de Calais vivoit encore ; ce qui donna lieu à de nouvelles conjectures qui amuſerent le peuple, & lui rendoient Don Juan tout-au-moins ſuſpect.

Dés que le Conſeil fut aſſemblé, le Roi fit doubler la garde de Don Juan ; il avoua que l'empoiſonnement de la Princeſſe étoit un crime imaginaire, dont l'accuſation ſuppoſée n'avoit été qu'un prétexte, pour ôter au coupable les moyens d'échaper à la punition de crimes non moins atroces & plus réels. Il demanda au Conſeil quelle étoit la peine que les loix infligeoient à un ſujet ambitieux, qui avoit abuſé de ſon crédit & de ſon pouvoir pour exciter & pour forcer tout un peuple à ſe révolter contre ſon ſouverain. Il n'y eut perſonne qui héſitât de prononcer que c'étoit la mort la plus infâme. Le Roi ajouta, quel ſeroit le ſupplice qu'on devroit lui faire ſubir, ſi abuſant des bontés de ſon maître, il avoit ſuſcité cette révolte pour ſe faire donner le commandement de l'armée, qu'il auroit mis ſon Roi dans la néceſſité d'envoyer contre les rébelles ? Le conſeil frémit de l'atrocité d'un tel crime. On répondit qu'il n'y avoit pas de légiſlateur qui eût pu prévoir un cas ſemblable, & que dans ces occaſions c'étoit aux Rois à prononcer.

Ce n'eſt pas tout, dit le Roi; ſi le monſtre qui a commis tous ces crimes, & qui vouloit s'aſſurer le trône, avoit réclamé en faveur de ſes abominables ſervices, la main de la fille de ſon Roi; ſi craignant de ne pas l'obtenir, il avoit ſoutenu les prétentions que ſa naiſſance lui donnoit à la ſouveraineté, de la menace de troubler l'état, afin de forcer ſon maître, pour prévenir les malheurs d'une guerre civile, à lui ſacrifier ſa fille: un tel homme ne ſe ſeroit-il pas rendu coupable du crime de lèze-majeſté? Tous répondirent affirmativement; mais quelques-uns rougirent: le Roi s'en apperçut. Il les raſſura en leur diſant qu'il avoit été trompé comme eux, par l'apparence du bien public, & par la bonne opinion qu'on avoit du coupable & des ſervices ſignalés qu'il avoit rendus.

Enfin, reprit le Roi, ſi cet homme abominable, pour aſſouvir ſon amour & ſon ambition, avoit aſſaſſiné l'héritier de la couronne, l'époux de la fille de ſon ſouverain, pour en faire ſon épouſe, à quels tourmens pourroit-on le condamner pour lui faire expier ſon crime? Ah! Sire, s'écria un des Miniſtres du Roi, on a ſans doute ſurpris votre Majeſté; il eſt impoſſible qu'un ſeul homme ait pu ſe rendre coupable de tant de forfaits. Il eſt aiſé de le prouver, reprit le Roi. Il ordonna qu'on fit venir le Roi des Algarves, & en même tems, il remit au Conſeil toutes les piéces qui conſtatoient

les manœuvres de D. Juan. Il y avoit une grande quantité de ſes lettres qu'on avoit ſurpriſes à ſes émiſſaires, & une liſte de ſes agens ſecrets, dont pluſieurs avoient péri par ſes ordres, lorſqu'il s'étoit méfié de leur diſcrétion. Le Gouverneur arriva, & mit le Conſeil au fait de toute cette intrigue. Les récompenſes qu'il avoit obtenues de ſon crime, c'eſt-à-dire, le commandement de l'armée, le butin immenſe fait ſur les Algarves, la main de la Princeſſe qu'on lui avoit accordée, & le triomphe qu'on lui décernoit, étoient aſſez manifeſtes: un ſeul crime avéré fut la preuve de tous les autres. Le ſeul aſſaſſinat de Jean reſtoit à prouver; mais le Roi réſerva ce crime pour le dernier, & après qu'on auroit prononcé ſur les autres. On appella D. Juan pour le confronter avec le Gouverneur. Comme il le vit ſeul, & qu'il ne ſe doutoit pas qu'après avoir langui dans les priſons, il eût pu conſerver des preuves de ſa trahiſon, D. Juan demanda ſi c'étoit là ſon accuſateur. Je ne ſuis pas ſurpris, dit-il, qu'un ſcélérat, un vil rebelle qui s'attendoit à expirer dans un cachot, me ſuppoſe un empoiſonnement; quand il n'y trouveroit d'autre avantage, que de revoir un moment la lumiere, il auroit dû m'accuſer de forfaits encore moins vraiſemblables. Que parlez-vous de poiſon, dit le Gouverneur, qui n'étoit préparé ſur rien; c'eſt de la revolte des Algarves dont je vous accuſe d'être l'auteur.

Impoſteur! s'écria D. Juan prêt à fondre ſur lui.... Le Conſeil l'arreta, & l'on mit ſous ſes yeux ſes lettres & celles de ſes agens. Dom Juan ne put les nier ; il prétexta des raiſons ſecretes, ſoutint qu'il ne les avoit écrites que pour découvrir les complices de la conjuration : on lui prouva qu'il avoit écarté du trône tous ceux qui auroient pu éclaircir le Roi ſur la pureté des intentions des Algarves ; on lui fit voir des libelles qu'il avoit fait compoſer & qu'il leur attribuoit ; enfin on le força de convenir de tout.

Le Roi lui fit les reproches les plus amers ſur les moyens qu'il avoit pris pour l'engager à lui donner ſa fille. D. Juan répondit qu'il n'avoit intéreſſé que ſa bonté royale. Le Roi fit lire un mémoire dont lui ſeul avoit connoiſſance, par lequel, ſous prétexte d'aſſurer ſon mariage, le bonheur des peuples, on inſiſtoit ſur le crédit de D. Juan, & ſur les ſecours qu'il ne manqueroit pas de trouver chez les Algarves même, pour dépoſſeder Conſtance & ſon fils après la mort du Roi. D. Juan jura qu'il n'avoit aucune part à ce mémoire factieux. Mais le Roi qui dès le matin, avoit fait arrêter un Secrétaire de D. Juan, lui en montra le projet écrit de ſa propre main. Il en convint ; mais il prétendit ſe juſtifier par la pureté du motif : il avoit, dit-il, voulu empêcher que le Royaume tombât entre les mains du fils d'un aventurier.

Jean de Calais, que le Roi avoit fait avertir depuis le commencement du conſeil, étoit caché dans un cabinet voiſin. « Des avantu» riers tels que lui, reprit le Roi, qui joignent » les vertus les plus pures à une naiſſance » honnête, ſont plus propres à gouverner les » Empires, que des ſcélerats, qui n'ont d'au» tres titres que le hazard heureux qui les a » placés près du trône, & leurs intrigues abo» minables. Je doute que ſi Jean de Calais » vivoit encore, vous euſſiez oſé lui parler » en face avec ce mépris. Sire, répondit D. » Juan, je n'ai dit devant vous, que ce dont » je l'avois forcé de convenir lui-même dans » le vaiſſeau où il a péri. Dites plutôt, ajouta » le Roi, où vous l'avez aſſaſſiné. Don Juan » ne répondit que par un ris mocqueur. Si » Jean de Calais a péri, c'eſt ſans doute parce» que, mal inſtruit dans ſon premier métier, » il n'a pas ſu éviter les accidens auxquels les » matelots les plus ignorants ne ſuccombent » pas toujours. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de juſti» fier, reprit le Roi avec fureur, paroiſſez » Jean de Calais. » D. Juan demeura immobile en voyant reparoître ce rival qu'il croyoit au fond des mers. Sa confuſion lui ôta l'uſage de la parole. Jean tomba aux genoux du Roi & demanda la grace du coupable : « Elle n'eſt » pas en mon pouvoir, dit-il ; c'eſt au conſeil » à le juger. » Il expoſa comment Don Juan avoit ſaiſi le moment où il fut ſans témoins

pour précipiter Jean dans les flots, d'où il avoit été retiré comme par miracle. D. Juan convint de tout, & marqua, après cet aveu, autant de lâchete qu'il avoit marqué de force juſqu'à ce moment. On le fit retirer, & le conſeil prononça ſon arrêt de mort, qui fut exécuté deux heures après, malgré tous les efforts que put faire Jean de Calais pour lui ſauver la vie. On fit publier l'arrêt dans le camp & dans la ville; & comme on y avoit circonſtancié tous les crimes du coupable, perſonne n'oſa murmurer. Conſtance ſeule qui l'avoit haï vivant, fut touchée de ſon ſupplice, qu'on ne lui apprit qu'après qu'il l'eût ſubi.

Dès le lendemain Jean de Calais, conduit par le Roi, ſe rendit au camp : il harangua les troupes, rendit juſtice aux vertus guerrieres de leurs Général; regarda leur attachement comme la preuve la plus complette de ſes talens & de ſon mérite; les aſſura que, quelque amour que Don Juan eût pour le ſoldat, il en auroit encore davantage; qu'il n'étoit pas poſſible qu'un homme qui s'étoit rendu coupable de ſi grands crimes, ne ſe fût démenti tôt ou tard : il termina ſon diſcours, en promettant aux ſoldats de ne rechercher perſonne ſur le butin fait dans l'expédition des Algarves, toute injuſte qu'elle avoit été. Il s'étendit ſur le malheur de ce Royaume; & comme Don Juan avoit incorporé dans ſes troupes une grande quantité de payſans Al-

garves, dont il avoit dévaſté les terres ; ils s'écrierent tous : Vive le Roi, vive Jean de Calais. Les Officiers ſupérieurs, à qui toute l'adreſſe de D. Juan n'avoit pu déguiſer une partie de ſes intrigues, & qui étoient convaincus de la juſtice de ſa mort, vinrent tous faire au Roi & à Jean de Calais le ſerment de fidelité le plus ſolemnel.

Les troupes demanderent que Jean de Calais montât ſur le char qui avoit été deſtiné pour le triomphe de D. Juan. « Non, s'écria-» t-il : périſſent à jamais les monumens & le » ſouvenir d'une victoire achetée par les crimes » du vainqueur. Votre courage, ſoldats, n'a » pas été flétri par la trahiſon de D. Juan ; » vous ignoriez ſes deſſeins ; vous devez vous » applaudir de votre valeur, & déteſter le per-» fide dont vous étiez les inſtrumens. »

Jean de Calais rentra dans la ville, accompagné des troupes & de toute la nobleſſe qui s'étoit rendue au camp. D. Juan étoit déteſté : les fêtes qui avoient été préparées, ſervirent à célébrer le retour de Jean de Calais & ſa réunion avec Conſtance : il déſira ſeulement que le Roi fît publier un Carrouſel. Il étoit bien aiſe de faire voir que, ſi Don Juan s'étoit acquis quelque eſtime par ſa valeur, il avoit droit de prétendre au même avantage : mais un événement, auquel le ſupplice de D. Juan donna lieu, ſervit mieux Jean de Calais que tous les combats d'adreſſe.

Don Juan avoit un neveu qui, au défaut de ſon oncle & de ſes enfans, avoit droit de prétendre au trône de Portugal : Don Alonzo n'attendoit que le moment de voir D. Juan l'époux de Conſtance, pour ſe débarraſſer ſecrettement de l'un & de l'autre, & venir enſuite, à main armée, attaquer le Roi, & le forcer tout au moins à partager le trône avec lui. D. Juan qui ne ſe méfioit point d'Alonzo, l'avoit mis de moitié dans toutes ſes perfidies. Comme le ſecret des reſſorts employés pour opérer le ſoulèvement des Algarves, étoit entre les mains de pluſieurs perſonnes, & qu'il pouvoit pénétrer, Alonzo avoit perſuadé à Don Juan qu'il falloit avoir ſur les frontières du Portugal, des troupes levées au nom du roi, & qui fuſſent entièrement dévouées à leur Général : Don Juan lui fit expédier une commiſſion illimitée, & lui fit délivrer des ſommes conſidérables. Alonzo raſſembla tous les bandits du royaume de Léon, de l'Andalouſie, de l'Eſtramadure, & des provinces d'Eſpagne voiſines du Portugal ; il leur aſſigna des quartiers, créa des officiers qui lui étoient entièrement dévoués, & qui aguerrirent ces ſcélerats, en leur permettant tous les excès dont ils étoient capables ; mais en même temps en puniſſant avec la plus grande ſévérité la moindre faute contre la ſubordination, & en condamnant aux verges & à la mort quiconque avoit donné des ſoupçons ſur ſon courage : le pillage

le pillage, le viol, le meurtre, commis avec intrépidité, étoient regardés comme des actions héroïques. Tels étoient les ſoldats d'Alonzo : ils avoient ordre, au moindre ſignal, de ſe raſſembler, & de marcher par-tout où leur Général les conduiroit.

Don Juan failoit part à ſon neveu de tout ce qui ſe paſſoit ; Alonzo avoit encore des eſpions ſecrets à Liſbonne. Il étoit averti par ſon oncle qu'il alloit épouſer l'héritière du trône, qu'il ſeroit le tuteur du fils de Conſtance, jeune enfant dont il trouveroit bientôt le moyen de ſe débarraſſer ; il ſavoit que Don Juan avoit obtenu les honneurs du triomphe, & que ſon mariage devoit ſe célébrer le même jour. Les eſpions d'Alonzo, qui n'attendoient que de voir D. Juan en poſſeſſion de la main de Conſtance, pour faire périr l'un & l'autre, l'avertirent dès qu'il fut arrêté, & ſix heures après il apprit ſon ſupplice. Il ſavoit que ſon oncle avoit la confiance des troupes, & qu'il était aimé du peuple : il crut qu'il n'avoit pas un moment à perdre, & dès le lendemain ſon armée fut raſſemblée & en état de marcher. Il fit venir les principaux officiers, preſque tous chargés de dettes ou de crimes, bannis de leur pays, ou par la rigueur ou par la crainte des loix ; il leur parla de la mort de ſon frere comme de l'effet d'un complot odieux ; leur fit entrevoir le pillage de Liſbonne, comme une fortune immenſe qui les attendoit, & la

priſe de cette ville comme un jeu, & d'autant plus certaine, que les troupes qui y étoient ſe joindroient à eux, & ne demandoient que de venger la mort de leur Général.

Le cinquième jour depuis le ſupplice de Don Juan, lorſque Liſbonne retentiſſoit de cris de joie, qu'on célébroit la nomination que le roi avoit faite de Jean de Calais à la dignité de Lieutenant-Général du royaume & de Généraliſſime des troupes; lorſque Conſtance partageoit avec lui les bénédictions du peuple & des ſoldats, dont il avoit fait augmenter la paye, quelques payſans effrayés vinrent porter l'allarme dans la ville, & annoncerent qu'une armée, que leur crainte groſſiſſoit encore, s'avançoit comme un torrent, & dévaſtoit dans ſa marche les villes & les campagnes. Ces payſans, que Jean de Calais interrogea lui-même, ne purent donner que des lumières vagues : ils dirent ſeulement qu'autant qu'ils avoient pu le comprendre, c'étoit une armée Eſpagnole. Le Roi qui étoit en pleine paix avec le Roi d'Eſpagne, qui d'ailleurs ſavoit qu'Alonzo étoit ſur la frontière, & qui ne le ſoupçonnoit pas d'avoir aucun deſſein de venger ſon oncle, qui, en apparence, lui témoignoit une froideur dont toute la Cour avoit été témoin, & qui depuis cet événement avoit écrit au premier miniſtre, qu'il étoit prêt de remettre au Roi la commiſſion dont il étoit chargé; ſi on le ſoup-

connoît de quelque intelligence avec Don Juan, ne comprenoit point ce qui lui attiroit ces ennemis sur les bras.

Dans le temps que le Roi & le Conseil étoient à déliberer, Jean de Calais rassembloit les troupes, & les animoit au combat ; « Enfans de la victoire, leur disoit-il, voici le » moment de faire voir à votre Roi que si » vous avez avez été les soldats d'un traitre, » vous ne futes jamais ses complices. Vous » avez combattu en héros pour le crime, sans » le connoître ; quelle ardeur l'amour de l'État » que vous allez défendre ne doit-il pas vous » inspirer ? Don Juan vous conduisoit au car- » nage d'un peuple dont il avoit flétri la va- » leur ; je vous mene contre un ennemi qui » paroît redoutable, & qui se montre digne » de vous, puisqu'il est l'aggresseur.

Un espion d'Alonzo, qui pendant la fête s'étoit mêlé parmi le peuple, yvre de vin & de plaisir, avoit tenu quelques propos qui le firent soupçonner d'avoir quelques connoissances dans l'armée ennemie ; on se souvint d'avoir entendu dire à cet homme, le lendemain du supplice de D. Juan, que son sang pourroit produire des fléaux bien redoutables au Portugal. On l'arrête, on le menace de la torture, & il avoue que quoiqu'Alonzo eût formé le dessein de faire assassiner son oncle, il ne doutoit pas que ce ne fût lui-même qui, sous prétexte de le venger, ne vînt porter le

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1887

fer & le feu dans Liſbonne, pour s'emparer de la ſouveraineté qu'il croyoit lui appartenir.

Cependant Jean de Calais, inſtruit du genre d'ennemis qu'il avoit à combattre, part & marche avec ordre; il apprend que l'armée des conjurés eſt à Evora; il prend un détachement, s'avance & découvre un camp formidable en avant de la ville: heureuſement Alonzo ne fut pas averti à temps de la marche de Jean, de ſorte que celui-ci eut la facilité de choiſir le terrein. Entre Evora & l'armée du Roi, il y avoit une hauteur qui dominoit la plaine circonvoiſine, & dont la pente aboutiſſoit de chaque côté à des bois de pins. Jean qui vit la ſécurité des ennemis profita du reſte du jour pour conduire ſes troupes derriere la hauteur; il remplit les bois de ſon infanterie légère, & dès que la nuit put dérober ſes manœuvres à l'ennemi, il conduiſit ſon armée ſur l'élévation, de maniere cependant que ſe tenant rangée en bataille un peu plus qu'à demi côte, elle ne pût être apperçue, lorſqu'Alonzo ſe remettroit en marche. Jean de Calais étoit réſolu de garder cette poſition, juſqu'à ce qu'il vît l'armée ennemie ſe mettre en mouvement.

Alonzo, qui ne s'étoit arrêté que pour attendre des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Liſbonne, impatient de ne pas voir arriver ſes eſpions, craignit, en ſuppoſant qu'ils euſſent été découverts, de laiſſer au Roi le temps

de prendre des meſures. Il ordonna à l'armée de ſe mettre en marche avant le point du jour : Jean s'apperçut de ce mouvement ; il la laiſſa s'engager dans la plaine : lorſqu'il la vit aſſez éloignée d'Evora, il fait faire à ſes troupes un mouvement en avant : les ennemis étoient au pied du monticule, & déja leur avant-garde étoit à demi-côte. Jean, profitant de l'avantage du terrein & de leur ſurpriſe, les fait charger avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas. L'armée des conjurés qui marchoit ſur trois colomnes, ſe réunit & ſe range en ordre de bataille, ſans ſonger à faire fouiller les bois : les troupes qui y étoient ſortent en force ; & tandis qu'une partie attaque ſes flancs, l'autre à la faveur des ravins gagne les derrières, & Alonzo ſe trouve entouré de toutes parts.

Jean de Calais avoit à craindre la garniſon d'Evora ; mais comme il apperçut de ſa hauteur que les équipages de l'armée d'Alonzo en défiloient, il envoya ordre à ſes troupes légères de former un détachement, de mettre le feu à ceux qui étoient ſortis de la ville, d'y pénétrer à la faveur du tumulte, de couper les jarrets des chevaux qui traînoient les voitures, & d'empêcher que la garniſon ne ſortît.

Les conjurés tenterent de faire face de tous côtés ; mais comme ils ignoroient le nombre de troupes qui pouvoient être dans les bois,

ils n'oſoient ni dégarnir leurs flancs pour renforcer leur front que Jean de Calais commençoit d'attaquer, ni diminuer leur front pour repouſſer les troupes qui attaquoient leurs flancs. L'incendie de leurs équipages, dont ils pouvoient appercevoir les flammes, augmenta leur inquiétude : leurs bataillons étoient agités comme les flots de la mer : on voyoit Alonzo ordonner en même temps des manœuvres oppoſées. Jean les attaqua bruſquement : enfin ne pouvant ſe battre en retraite, ſans s'expoſer aux mêmes dangers qu'en acceptant le combat, ils prirent le parti de vendre chèrement leur vie ; car ils n'eſpéroient aucune grace s'ils étoient vaincus. Jean fit avancer ſa première ligne, & fondit avec impétuoſité ſur celle de l'ennemi. L'attaque & la défenſe furent générales : Alonzo, ſuivi de quelques-uns de ſes officiers & de ſes meilleurs ſoldats, gravit juſques au ſommet de la hauteur ; tandis que Jean, emporté par ſon courage, avoit pénétré juſques au centre des ennemis : il vit le mouvement d'Alonzo, & revint ſur ſes pas. Le combat devint furieux ſur la hauteur : Alonzo fut repouſſé, & la troupe qu'il avoit amenée, ſe précipitant dans la plaine, l'entraîna malgré lui. Jean de Calais, avec le reſte de ſon armée, le ſuivit : le carnage devint terrible. Jean cherchoit Alonzo pour terminer le combat d'un ſeul coup ; il terraſſoit tout ce qui s'offroit à lui : déja il

étoit parvenu jusques au Général ; mais un gros de rébelles le dérobèrent à la mort : il ne put que le blesser.

Les ennemis avoient quelque avantage sur les troupes qui gardoient le bois de la gauche : Jean profita de cette circonstance ; il fit filer dans l'épaisseur du bois un corps de réserve qu'il avoit laissé derrière la hauteur, avec ordre de se ranger en bataille au-delà d'un large ravin qui bordoit le bois : il envoya dire en même temps à la troupe qui s'y battoit en retraite, de se retirer sur ce nouveau corps : les ennemis la suivirent en force. Alonzo, qui crut s'être ouvert un chemin pour la retraite, fit filer une partie de son armée dans le bois : lorsqu'elle y fut engagée, Jean de Calais fit mettre le feu à quelques masures qui étoient sur la lisière : la flamme se communiqua bientôt aux arbres résineux ; les conjurés n'osant retourner dans la plaine, dont Jean étoit le maître, continuerent leur marche avec précipitation & en désordre : mais ils trouverent de nouvelles troupes de l'autre côté du ravin. On leur proposa de se rendre à discrétion ; ils refuserent. Alors commença un combat plus affreux que le premier ; ceux qui passoient le ravin s'élançoient sur les Portugais, qui les passoient au fil de l'épée ; ceux qui rentroient dans le bois étoient aveuglés par des tourbillons de fumée : enfin ils mirent bas les armes, & se rendirent prisonniers.

Leur nombre étoit diminué de plus des deux tiers : Alonzo étoit dans la plaine avec l'autre partie de ſon armée ; Jean de Calais lui avoit coupé toute communication avec celle qui s'étoit enfoncée dans le bois, de ſorte qu'il ignoroit ſa deſtinée. Lorſque Jean en fut informé, il raſſembla ſes troupes, & fit propoſer à Alonzo de ſe rendre à la merci du Roi. Alonzo regardant cette propoſition comme une preuve de déſavantage du côté de ſon ennemi, inſulta le hérault & ne répondit qu'en recommençant le combat avec plus d'acharnement ; Jean de Calais, ſans lui donner le temps de faire de nouvelles diſpoſitions, tombe ſur lui avec toutes ſes forces & le repouſſe vers le bois de la droite, dont les troupes qui n'avoient point encore agi le reçoivent avec vigueur. Alonzo fait un mouvement pour gagner la hauteur ; Jean qui l'avoit prévu, avoit envoyé ordre au corps de troupes qui n'avoit plus rien à faire dans le bois de la gauche, de la défendre. Alonzo, ſe voyant ſans reſſource, ne prenant conſeil que de ſon déſeſpoir, s'élance au milieu des Portugais & porte des coups terribles : ſes ſoldats, animés par ſon exemple, ne ſont arrêtés ni par la crainte du plus grand nombre, ni par l'aſpect d'une mort inévitable ; tant que Jean les avoit vûs ſe battre en régle, & ſuivre les mouvemens d'un courage éclairé, il avoit excité ſes ſoldats au carnage & à la fu-

teur ; il s'étoit conduit avec une impétuoſité néceſſaire ; mais lorſqu'il voit les rébelles ſe livrer à une rage aveugle, il ſe contente de tenir ſes troupes enſemble, & de les faire combattre avec prudence : en effet elles ne faiſoient que s'avancer gravement, en préſentant leurs piques & leurs épées, & les ennemis venoient eux-mêmes recevoir la mort qu'ils ſe propoſoient de donner : en moins d'une heure l'armée d'Alonzo fut reduite au quart. Jean lui propoſa encore de ſe rendre. Alonzo s'adreſſa aux troupes qui lui reſtoient. « Mes » amis, leur dit-il, ſoit qu'on nous faſſe grace, » ſoit qu'on nous rende juſtice, l'ignominie » nous attend à Liſbonne. Ceux qui préferent » une vie infâme à une mort glorieuſe, ſont » les maîtres d'aller implorer la clémence du » Vainqueur ; les autres peuvent m'imiter. » A ces mots il ſe frappe, & donnant ſon épée fumante de ſon ſang au Heraut : « Va, dit-» il, donne-la de ma part à ton maître & » à Jean ſon ſucceſſeur : c'eſt un préſent que » je leur avois deſtiné. » A peine a-t-il fini ces mots qu'il tombe de ſon cheval : quelques Officiers l'imiterent, & le reſte ſe rendit.

Jean envoya les Priſonniers à Liſbonne, coucha ſur le champ de bataille, & ſe rendit le lendemain à Evora, où il ne trouva que cinq cens hommes de garniſon, qui ne firent aucune réſiſtance. Il diſtribua aux habitans & à ſes ſoldats tous les équipages de l'armée

ennemie; butin immenſe formé de vols & des brigandages des rebelles. Lorſque tout fut ſoumis, Jean ordonna qu'on enterrât les morts dont la plaine étoit couverte : il fit tranſporter à Liſbonne les bleſſés & le corps d'Alonzo, Prince rempli d'un courage féroce & plus criminel encore que D. Juan. Il fit indemniſer tous les habitans de cette plaine, à qui cette bataille avoit fait quelque tort, & arrêta l'incendie qui duroit encore dans les bois de pins.

Quand tout fut réparé, Jean reprit le chemin de Liſbonne : à peu de diſtance de la ville, il rencontra le Roi & Conſtance qui venoient au-devant de lui : il deſcendit de cheval, & Conſtance ſe précipitant de ſon char, vola dans ſes bras. Les allarmes que cette Princeſſe avoit éprouvées pendant cinq jours qu'avoit duré cette ſanglante & glorieuſe expédition, avoient rendu ſa beauté plus touchante. Son pere avoit été obligé de ſe ſervir de ſon autorité, pour empêcher cette tendre épouſe d'aller chercher Jean au milieu des combats & de partager ſes périls & ſes travaux. Le Roi l'embraſſa, le félicita, & le remercia. « Ce n'eſt pas à moi, » dit-il, en s'adreſſant aux troupes qui l'en» touroient; c'eſt à eux, que ces félicitations » ſont dûes : je n'ai eu que l'honneur de » commander; ils combattoient pour leur Roi; » leur courage a tout fait. » Ces mots paſſerent de bouche en bouche, & l'air retentit

du nom de Jean de Calais, du héros d'Evora; & dès ce moment le titre de Duc d'Evora lui fut donné par le Roi & confirmé par l'Etat.

Le Roi fit monter Jean dans ſon char, à côté de la Princeſſe. Ils entrerent en triomphe à Liſbonne, dont les fêtes interrompues par cette guerre recommencerent avec un nouvel éclat. Pluſieurs habitans étoient compliqués dans le double complot de D. Juan & de ſon neveu. Il y avoit encore parmi le peuple, pluſieurs eſpions de ce dernier; on en avoit arrêté quelques-uns, on ignoroit les noms des autres; & l'on faiſoit des recherches pour les découvrir. On en punit deux auxquels on fit ſouffrir des ſupplices plus effrayans que cruels. On s'attendoit à une proſcription plus conſidérable; mais le Duc d'Evora obtint du Roi qu'il accordât une amniſtie générale; avec cette condition, que tous les complices connus ou inconnus, ceux qui auroient eu quelque relation directe ou indirecte avec D. Juan ou ſon neveu, ceux qui ayant eu quelque connoiſſance, tant des deſſeins de D. Juan ſur les perſonnes du Roi, de Conſtance, de Jean de Calais & de ſon fils, que des complots parricides de D. Alonzo ſur la perſonne du Roi, & ſur celle de D. Juan ſon oncle, & de Conſtance, ne les auroient pas revelés dans le tems, viendroient dépoſer tout ce qu'ils ſauroient à cet égard, ſoit par leurs ſecretes intelligences avec les coupables, ſoit

par toute autre voie que ce pût être ; avec promeſſe royale, que leurs révélations, de quelque nature qu'elles fuſſent, demeureroient ſecretes & ne pourroient leur faire aucun tort, pourvu toutefois que les révélans ſe préſentaſſent dans huitaine, paſſé lequel tems, ils ne pourroient jouir de l'effet de l'amniſtie : & pour ceux qui pourroient ſe trouver abſens lors de la publication, le Roi promettoit d'y avoir égard, en prouvant néanmoins qu'ils auroient fait la plus grande diligence pour venir à révélation, dès que l'amniſtie leur auroit été connue.

Ce moyen raſſura le peuple, & produiſit un meilleur effet que toutes les recherches qu'on avoit faites juſqu'alors. Ce qui intéreſſoit le plus après la mort de Don Juan & d'Alonzo, étoit de connoître leurs agens ſecrets, afin de veiller ſur leur conduite à l'avenir. Comme on avoit la confiance la plus aveugle au Duc d'Evora, il fut mis à la tête de la commiſſion prépoſée pour recevoir les révélations : rien ne lui fut caché ; les lettres de grace furent expédiées à tous ceux qui ſe préſenterent ; il réſulta de ces dépoſitions une hiſtoire ſi abominable des complots de l'oncle & du neveu, que le conſeil jugea à propos d'en dérober la mémoire à la poſtérité.

Il ne reſtoit qu'à pourvoir au ſort des priſonniers faits à la bataille d'Evora : ils étoient preſque tous Eſpagnols ; le peu qu'il y avoit

de Portugais étoient coupables de haute trahiſon, pour avoir été pris les armes à la main contre leur patrie & leur Roi, & méritoient la mort. On ſe contenta de les diſperſer dans différentes villes du Royaume, avec ordre aux Gouverneurs de veiller ſur leur conduite, & d'en répondre. Quant aux Eſpagnols au nombre de quatre mille, on leur propoſa leur liberté, à condition que chacun retourneroit chez ſoi; & pour s'en aſſurer, on ſe diſpoſoit à écrire au Roi d'Eſpagne, qui enverroit ſur les frontières une ſûre eſcorte, pour en faire ce que bon lui ſembleroit. Mais ces malheureux, preſque tous fugitifs pour crimes ou pour dettes, ſe croyant perdus, ſupplierent le Duc d'Evora d'obtenir qu'il leur fût permis ou d'aller ailleurs que dans leur pays, ou de reſter en Portugal, offrant, pour n'être point à charge à la nation, de gagner leur vie à tous les travaux dont on voudroit les charger. Jean de Calais qui avoit été témoin de leur valeur, obtint qu'ils ſeroient incorporés dans les troupes du Roi. C'eſt ainſi que Jean donnoit un avant-goût de ſon regne, & ſavoit faire de ſcélérats dévoués aux ſupplices, des citoyens utiles. Les priſonniers firent éclater leur joie, & offrirent à leur libérateur d'entreprendre ſous ſes ordres les choſes les plus périlleuſes. Ils lui donnerent ſouvent des preuves de la ſincerité de leur converſion.

Conſtance jouiſſoit de la gloire de ſon époux; leur amour ſembloit s'accroître par

leurs vertus. La ſageſſe & la valeur que le Duc d'Evora avoit montrées dans la courte guerre contre Alonzo, lui avoient acquis l'amour & la vénération du ſoldat. Quoique d'une naiſſance illuſtre, qui ne l'excluoit point du rang des Souverains, le titre de fils de Commerçant, dont il ſe glorifioit, & qui ſembloit rapprocher le peuple de lui, l'en rendoit l'idole, & ſa modeſtie le faiſoit également chérir des Grands. L'aimable Conſtance ſembloit recueillir les ſuffrages de la nation, pour en faire part à ſon époux. Elle ſe félicitoit de ce qu'il avoit trouvé une occaſion de faire connoître ſon mérite & ſes talens pour la guerre, & prioit le ciel que jamais il ne s'en préſentât d'autre : elle s'étoit fait raconter toutes les circonſtances de cette terrible journée; elle frémiſſoit de ſes périls, quoique paſſés; elle étoit enchantée de le revoir vainqueur; mais elle eût bien deſiré que ſes lauriers n'euſſent point été arroſés de ſang. Il manquoit encore quelque choſe au bonheur de Conſtance : auſſi attentive dans l'amitié, que tendre & paſſionnée dans ſon amour, Iſabelle étoit de ſon âge, & Iſabelle languiſſoit dans un triſte célibat. Conſtance ne croyoit pas qu'on pût être heureuſe ſans aimer. Elle cherche un moment, où ſeules & ſans témoins, elle pût engager Iſabelle à lui ouvrir ſon cœur. « Votre indifférence m'étonne, dit-elle un jour » à ſon amie; vous ignorez le plaiſir d'aimer

» & d'être aimée, & vous fuyez l'hymen com-
» me une chaine pénible. Jeune, douce, com-
» patiſſante, faite pour l'amitié, vous feriez
» le bonheur d'un époux ; vous prenez tant
» de ſoins pour faire celui de vos amies.
« Chere Conſtance, reprit-elle, un époux
» feroit-il le mien ? On peut trouver quelques
» égards dans un amant qui déſire ; trompé
» par ſon illuſion, il n'eſt rien qu'il ne faſſe
» pour parvenir à plaire : je crois même que
» dans ces momens, il eſt de la meilleure foi
» du monde ; mais ſitôt qu'il eſt époux, le
» charme ceſſe, & cette maîtreſſe adorée n'eſt
» plus pour lui qu'une compagne ſouvent im-
» portune. »

Conſtance combattit ce tableau tracé d'après quelques mariages malheureux, dont elle ne pouvoit ſe faire qu'une idée très-imparfaite. Elle lui cita le ſien pour exemple. « Ne vous
» eſtimeriez-vous pas heureuſe, lui dit-elle,
» d'avoir un époux tel que Jean de Calais ?
» Iſabelle ſoupira & ſe précipita au cou de la
» Princeſſe : Ma chere Conſtance, s'écria-t-elle
» en rougiſſant, s'il eſt quelqu'un qui lui
» reſſemble, c'eſt.... pardonnez au ſecret que
» je vous en fais ; mon indifférence n'eſt qu'ap-
» parente ; j'aime : = qui ? Cruelle, nommez-le
» moi ; quel qu'il ſoit, je vous le jure, il ſera
» votre époux. = De trop grands obſtacles
» nous ſéparent : = L'amour & l'amitié les ap-
» planiront. = C'eſt le Comte d'Elvas ; vous

» connoiſſez ſon mérite ; aimé des jeunes » Seigneurs de ſon âge, quoique ſa ſageſſe ſoit » une éternelle ſatyre de leurs mœurs ; adoré » des Courtiſans, quoiqu'il l'emporte ſur eux » par ſes talens & par ſa fortune ; eſtimé de » ſon Roi, quoiqu'il ait eu le courage de lui » dire quelquefois des vérités dures ; couru des » belles, quoiqu'il n'aime que moi ; je l'adore ; » il le ſait, & n'en eſt que plus conſtant. Com- » bien de fois a-t-il deſiré d'être Jean de Calais » & que je fuſſe Conſtance ? Mais dequoi nous » ſert de ſoupirer ? jamais d'Elvas ne ſera mon » époux ; mon peu de fortune, & l'avarice de » ſon pere, qui lui deſtine la plus riche héritiere » du Royaume, ne le permettront jamais ». Conſtance la raſſura : elle lui demanda quelle étoit cette perſonne ſi riche ; & quand elle ſut que c'étoit la fille de Manuel Pacheco, qui avoit acquis ſes immenſes richeſſes par les vexations qu'il avoit faites dans le Royaume des Algarves, ſous la protection de D. Juan, elle l'aſſura que jamais d'Elvas ne ſeroit ſon époux. En effet, dès le jour même Jean de Calais fit venir Pacheco, & lui propoſa pour ſa fille le Marquis d'Acughna, d'une illuſtre naiſſance, d'un mérite rare ; mais pauvre, & pouvant à peine ſe ſoutenir à la Cour.

Pacheco fit beaucoup de difficultés : la premiere objection qu'il lui fit, fut qu'il avoit promis ſa fille au Duc d'Elvas pour ſon fils, le ſeul parti dont la richeſſe pût aller de pair avec

avec celle de ſa fille; la ſeconde fut qu'Acughna étoit d'une miſere à faire peur. « C'eſt par ces » raiſons-là même, lui répondit le Duc d'Evora, » qu'il faut que vous donniez votre fille à » Acughna, dont vous ferez la fortune, afin » que d'Elvas puiſſe faire celle de quelqu'au- » tre ». Pacheco qui ne trouvoit pas ſon compte dans un arrangement qui lui paroiſſoit de l'inconſéquence la plus biſarre, refuſa bruſquement. Dom Manuel, lui dit alors d'un ton ferme le Duc d'Evora, « je connois la ſource » impure de vos richeſſes; le Roi par ſon » amniſtie a fait grace aux complices de D. » Juan; mais cette grace ne s'étend pas juſqu'à » conſerver aux déprédateurs des Algarves, » des biens injuſtement acquis. Le pere d'A- » cughna, comme vous ſavez, étoit un des plus » riches Seigneurs de ce Royaume: en vous » propoſant ſon fils, j'ai cru vous donner le » moyen le plus honnête d'acquitter votre » conſcience; ſi pourtant on peut croire qu'un » homme d'un nom tel que le vôtre, qui s'eſt » avili à faire l'indigne métier d'exacteur, ait » encore une conſcience. Songez-y bien, Dom » Manuel; ou donnez de bonne grace vo- » tre fille à Acughna, avec tout le bien que » vous tenez de cette maiſon, ou ne déſap- » prouvez pas que je ſois le protecteur de ce » jeune homme auprès du Roi, pour lui faire » reſtituer ce qui lui appartient; alors vous » ſerez le maître de diſpoſer de votre fille ».

Pacheco qui vit d'un coup d'œil que ſi la Juſtice ſe mêloit de ſes affaires, elle ne ſe borneroit point à cette reſtitution, promit tout, & le mariage d'Acughna avec la fille de Pacheco fut conclu, au grand déſeſpoir du Duc d'Elvas.

Le Duc ignoroit que ſon fils aimât Iſabelle: D. Silveiro ſon pere étoit d'une des premieres familles du Portugal; & quoique ſes ancêtres y euſſent occupé des places importantes, ils ne lui avoient laiſſé qu'un modique patrimoine: c'étoit aux yeux du Duc un crime impardonnable, & ſon argument ordinaire étoit, il eſt ſans mérite, puiſqu'il eſt ſans fortune. Le Duc ſollicitoit pour lui la Viceroyauté des Algarves: il s'adreſſa à Jean de Calais; " Vous m'avez „ ruiné, lui dit le vieux avare; on dit que „ vous êtes juſte: ſi cela eſt, vous me devez „ une indemnité, & je viens vous la deman- „ der „. Jean ne comprenoit pas comment il avoit pu ruiner un homme qu'il connoiſſoit à peine: „ Oui, reprit le Duc, c'eſt vous qui „ avez forcé Pacheco à donner ſa fille au petit „ Acughna, par maniere de reſtitution, & à „ me manquer de parole: par ce mariage „ tout ſon bien entroit dans ma famille; c'eſt „ une perte immenſe que vous me faites faire: „ je viens vous propoſer un moyen de la ré- „ parer; c'eſt de me faire donner la Vice- „ royauté des Algarves. Vous venez trop tard, „ lui dit Jean de Calais: elle eſt promiſe à „ D. Silveiro. = Eſt-ce une plaiſanterie? Sil-

„ veiro ! lui ? il eſt plus gueux que ne l'eût été
„ Pacheco, ſi on lui eût fait rendre tout le bien
„ qui ne lui appartient pas. = Eh ! c'eſt préci-
„ ſément parce qu'il eſt pauvre que le Roi lui
„ donne la Viceroyauté. = Il faut convenir que
„ depuis que vous conſeillez le Roi, il a d'é-
„ tranges idées : pardonnez ma franchiſe, mais
„ je crois que la tête tourne à tout le monde.
„ Silveiro, Viceroi des Algarves ! je n'en re-
„ viens pas. = Ce qui va plus vous ſurprendre,
„ c'eſt qu'il refuſe cette dignité. = Je l'approu-
„ ve fort au contraire ; au fond il y feroit une
„ ſotte figure ; & puis, eſt-ce qu'il a jamais ſu
„ tirer parti de rien ? S'il refuſe, je puis donc
„ eſpérer que vous vous intéreſſerez pour moi :
„ parbleu je crois bien valoir un pauvre Gen-
„ tilhomme, qui n'a pour tout bien qu'une
„ réputation & ſon Iſabelle. = Eh bien ! cette
„ Iſabelle eſt le concurrent le plus redoutable
„ que vous ayez à craindre. = Eſt-ce qu'on
„ veut la faire *Viceroi ?* Je le voudrois, pour
„ la rareté du fait. = Le Roi a promis la Vice-
„ royauté à celui qu'elle choiſira pour époux.
„ = Lequel eſt ſon choix ? = Elle n'en a pas
„ fait encore ; ſon indifférence à cet égard
„ étonne tout le monde. = Il me vient une
„ idée ; je ſuis veuf, je veux marier mon fils,
„ je vais me trouver ſeul ; j'ai envie de me
„ mettre ſur les rangs : je ſuis riche, on dit
„ que cette Iſabelle n'a d'autre défaut que
„ d'être la fille d'un homme fort pauvre ; oui,

„ je ſuis perſuadé qu'elle m'acceptera; = je ne
„ vous le conſeille pas, vous auriez de la
„ peine à marier votre fils ſi vous contractiez
„ un ſecond mariage. Eſt-ce que vous auriez
„ envie de vous marier? = moi? point du tout,
„ ce n'eſt que par occaſion, à cauſe de la Vice-
„ royauté. = Mais ne pourroit-on pas trouver
„ un moyen?... = Quoi, d'avoir la Viceroyauté
„ ſans la femme? parbleu, je l'aimerois bien
„ mieux. = Non, l'un ne peut aller ſans l'autre:
„ mais votre fils, ne pourrions-nous pas le
„ propoſer? il eſt d'âge à plaire. = Oh! peu
„ m'importe qu'il plaiſe ou qu'il ne plaiſe pas;
„ ce n'eſt pas dequoi il s'agit. C'eſt le plus riche
„ parti du Royaume, voilà le point; mon
» intention eſt de le marier, en lui aſſurant
» tout mon bien après ma mort; & en dé-
» bourſant le moins que je pourrai quand je
» le marierai. Je conviens que la Viceroyauté
» eſt un grand objet, & que puiſqu'il eſt écrit
» que je ne l'aurai pas, je ne ſerai pas fâché
» que mon fils l'obtienne. = Vous me laiſſez
» donc le maître de cette affaire? = Oui, mais
» à une condition; c'eſt qu'on ſe contentera
» de mon fils, & qu'on ne me demandera
» rien de mon vivant. = Quoi, rien, Duc
» d'Elvas! Songez-vous que c'eſt votre fils?
» = Ne fais-je pas un aſſez grand ſacrifice, en
» conſentant qu'il ſe ſépare de moi? Duc
» d'Evora, c'eſt tout ce que je puis faire.

Le Duc d'Elvas, après avoir long-tems

disputé, consentit à faire les frais de la nôce, & à donner à son fils, pour se mettre en état de soutenir sa nouvelle dignité, une pension de cent mille cruzades, dont il payeroit la premiere année d'avance.

Le Duc d'Evora alla rendre compte de sa négociation à Constance & à Isabelle, qu'il mit au comble de la joie. Il conduisit le lendemain le Duc d'Elvas & son fils chez le Roi, qui voulut présenter lui-même le Comte à Isabelle. Le mariage fut terminé dans peu de jours. Le Duc qui s'apperçut qu'Isabelle & son fils s'aimoient depuis long-tems, fût fâché d'avoir consenti à la pension ; mais il n'étoit plus tems de faire des difficultés.

Ce mariage, & la nomination du Comte d'Elvas à la viceroyauté, furent une occasion de nouvelles fêtes. Constance triomphoit du bonheur de son amie, & ne se ressouvenoit plus qu'elle en étoit l'auteur.

Tous les troubles étoient appaisés : l'abondance & la paix regnoient dans le Portugal : Jean de Calais, sans avoir le titre de Roi, dirigeoit les rennes de l'État. Il étoit l'ame du Conseil, en soumettant toujours ses lumieres à celles des autres ; il étoit le premier à applaudir un avis qui contrediſoit le sien, lorsqu'il y voyoit un plus grand avantage pour l'État. Il étoit également aimé du Roi, du Peuple, & des Grands. Il fit regner les mœurs, & rarement avoit-on recours dans les tribunaux

à la ſévérité des loix : il inſtitua des fêtes publiques & créa des ſpectacles, parce qu'il penſoit que la gaieté ſoutient la vertu, & que les devoirs du citoyen ne ſont jamais mieux remplis, que lorſque le plaiſir les accompagne.

Le Roi voulut enfin récompenſer tant de vertus : il fixa le jour où il devoit déclarer Jean de Calais ſon ſucceſſeur à la couronne & l'héritier de ſes États après ſa mort : Jean avoit refuſé de s'aſſeoir ſur le trône à côté de lui. Il repréſenta au Roi, que ſi jamais il régnoit il ne le pouvoit que comme époux de Conſtance, & que ce ne ſeroit qu'à ce titre qu'il tranſmettroit le Royaume à ſon fils ; que ſi le Roi l'aſſocioit à l'empire de ſon vivant, outre qu'il priveroit ſa fille d'un droit qu'elle tenoit du Ciel & de ſa naiſſance, les peuples auroient peut-être raiſon de murmurer de ce qu'on leur donnoit pour Souverain un étranger, qui n'y étoit appellé que par ſa fortune.

Le Roi invita tous les Grands du Royaume pour l'auguſte cérémonie de la proclamation de la ſucceſſion de Jean & de Conſtance au trône de Portugal & d'Algarve. Il y eut un carrouſel, où Jean ſe diſtingua, & remporta pluſieurs prix, des ſpectacles de toute eſpece & un feſtin magnifique.

On ſe livroit au plaiſir & à la joie, lorſqu'on vit entrer dans la ſalle du feſtin un homme d'une taille majeſtueuſe & d'une démarche noble & légere, qui ſans s'être fait

annoncer, jette un regard fier sur l'assemblée, sourit au Roi, fixe Constance, & s'avance vers Jean de Calais, qui se leve & s'incline profondement devant lui. Tout le monde est saisi d'un respect involontaire. « Jean de Ca-» lais, lui dit-il, tu n'étois pas né pour le » trône, mais il n'est point d'état sur la terre » où la vertu ne puisse élever l'homme. Ta » sagesse a merité les secours dont le ciel ta » comblé par mon ministere. Je suis l'Ange tu-» télaire des Rois : c'est moi qui t'ai soutenu » sur les flots, où le traitre D. Juan te pré-» cipita ; c'est moi qui t'ai conduit dans l'isle » déserte, où pendant deux ans ta vertu ne » s'est point démentie ; c'est moi qui pendant » ce tems ai protegé Constance contre les » infâmes desseins de D. Juan ; je t'ai ramené » de cette isle auprès de ton épouse ; c'est » moi qui avois conduit le Corsaire qui l'enleva » aupres de ton vaisseau, où tu l'achetas dans » le seul dessein de lui rendre la liberté ; » c'est moi enfin, à qui tu dois son amour ; » mais tu ne dois ma protection qu'à ta vertu. » C'est de la part du Dieu de toute sagesse, » que je viens te rendre ce témoignage : pour-» suis, & compte sur ses secours.

Cet Etre céleste revêtu d'un corps aérien disparut aussi-tôt, & en se dissipant, laissa dans la salle un parfum délicieux, qu'on y respiroit encore plusieurs années après. Cet événement redoubla la vénération des peu-

ples, l'eſtime & l'amitié du Roi pour le Duc d'Evora. Il n'y eut que l'amour de Conſtance qui n'augmenta point, parce qu'il étoit au comble dès le premier jour, & qu'il ſe ſoutint juſqu'au dernier de leur vie ; car ils eurent le bonheur de mourir en même tems, après un regne très-long & plus heureux qu'aucun des regnes précédens.

F I N.